

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
REVUE CANADIENNE
1894

LA

REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

30^e ANNÉE

1894

C. O. BEAUCHEMIN & EILS, PROPRIÉTAIRES-ADMINISTRATEURS
256 et 258, rue Saint-Paul 2
MONTREAL, CANADA

LA

REVUE CANADIENNE

PAUL BOURGET

De mois dernier, le Canada recevait la visite d'un romancier français, M. Paul Bourget, dont les ouvrages, diversement appréciés, jouissent en ce moment d'une grande vogue. Quelques-uns de ses admirateurs les plus enthousiastes le proclament même chef d'école. Tous, amis ou adversaires, reconnaissent en lui un talent réel ; il occupe une place considérable dans la littérature contemporaine ; son nom est cité journellement par ceux qui suivent le mouvement littéraire français, en cette fin de siècle ; en un mot, M. Bourget est un personnage qu'il n'est plus permis d'ignorer ou de confondre avec la foule. Puisqu'il nous a fait l'honneur de *fouler notre sol*, nous avons cru opportun d'entretenir nos lecteurs de cet écrivain et de son œuvre. Nous le ferons sans parti pris, dans le seul but de rendre hommage à la vérité et d'éclairer ceux qui n'ont pas lu ses livres. Le nombre en est encore grand parmi nous, et ce n'est pas un malheur.

C'est par la poésie que M. Bourget a débuté dans la littérature. Le Parnasse a toujours eu un attrait particulier pour ceux qui embrassent la carrière des lettres. " La forme versifiée, a dit un critique, est celle qui s'impose aux littératures commençantes et aux littérateurs qui débutent. " M. Bourget a été fidèle à la tradition. Son premier recueil de vers : *La Vie inquiète*, publié en 1875, révèle le caractère de l'auteur et donne le ton général de tous ses ouvrages. On y entend gémir l'homme qui souffre du mal de tout analyser, " des-

tructif de la joie dans l'amour et de la sérénité dans la pensée." Dans *Edel*, publié en 1878, il a voulu, nous dit-il, "disséquer la passion d'un écrivain né sur le tard du siècle, avec ses contrastes inexplicables, son scepticisme et sa tendresse, ses énervements et ses frénésies, ses extases et ses abattements." Les *Aveux* (1882) qui terminent son œuvre poétique, sont la confession d'un enfant du siècle ou plutôt la plainte amère d'un sceptique blasé, déçu, lassé. Il a cherché l'oubli dans les plaisirs effrénés, dans la jouissance matérielle ; il en a recueilli l'amertume. Les remords et l'ennui ont meurtri et déchiré son âme ; mais heureusement, la foi inculquée par une mère chrétienne n'a pas été entièrement étouffée dans ce cœur livré aux passions et c'est elle qui offre un asile à ce nouvel enfant prodigue. Voici l'épilogue de ce réveil ; puisse-t-il être aussi un jour celui de la carrière littéraire de M. Bourget :

Le fantôme est venu de la trentième année,
Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main ;
La fleur de ma jeunesse est à demi fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
"Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?
Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ?"

— "Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes ;
J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.
Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes ;
Pourtant j'ai préservé mon intime idéal !....."

Le fantôme me dit : "Où donc est ton ouvrage ?"
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage.
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, spleenétique rancœur,
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant échapper de leur bouche
Ce cri d'un cœur resté chrétien : *Confiteor* !

Il serait difficile de traduire en plus beau langage le : *Video meliora proboque, deteriora sequor*, d'Ovide. M. Bourget, élevé chrétien-
nement, doué d'un esprit droit et sincère, voit le bien et l'approuve ;
mais il fait le mal et, malheureusement, ce *confiteor* de la trentième

année n'a pas été le signal d'une conversion ; tout au plus est-il pour les chrétiens un motif d'espoir. Il est triste de penser qu'une langue si pure si délicate, qu'une poésie si élégante, si fine, si souple, si nuancée, ne jettent sur les choses de ce monde et les sentiments du cœur humain que des reflets tristes et décourageants. Quel contraste entre le trouble, la tristesse profonde qui remplissent un esprit livré au doute, un cœur torturé par le besoin d'espérer, par le désir toujours inassouvi de vivre d'une vie intense et perpétuellement rajeunie, par la soif de l'infini, en un mot, et la sérénité parfaite des esprits éclairés par la foi, guidés par la révélation !

Ce pessimisme, cette grande tristesse dont M. Bourget fait volontiers parade, mais qui ne sont en réalité chez lui qu'un sujet à vers assombris, sont, nous dit-il, le fruit de l'analyse. Curieux et avide de tout connaître, s'obstinant à juger de toute chose à la seule lumière de sa raison, il en arrive, après de longues méditations et un patient travail de dissection, à constater l'inconnaissable et la vanité de l'être humain. Il se dit psychologue et ses admirateurs le proclament maître en psychologie ; mais il n'y a pas de vraie psychologie en dehors de la philosophie chrétienne. L'étude de l'âme, dont M. Bourget cherche à atteindre les arrière-fonds afin de connaître les mobiles des hommes, a besoin des lumières de la foi et de la révélation. Si ce flambeau lumineux n'éclaire pas le *sujet* jusque dans les plus secrets replis, on ne fait que disséquer à tâtons et dans les ténèbres. Aussi, comme s'il avait conscience de l'insuffisance de son analyse, le patient chercheur se garde-t-il bien de juger les actions dont il a si laborieusement recherché l'origine et suivi l'éclosion. L'observateur, dans le psychologue de l'école contemporaine, n'est pas doublé du moraliste. " Il voit la naissance des idées, leur développement, leur combinaison, les impressions des sens aboutir à des émotions et à des raisonnements, les états de conscience toujours en voie de se faire ou de se défaire, une compliquée et changeante végétation de l'esprit et du cœur. " Le moraliste a pour but de ses études de l'âme la démarcation entre le bien et le mal : le psychologue n'a d'autre but que de satisfaire la curiosité en étalant au grand jour les pensées et les actions les plus intimes. Le premier n'examine ces états de conscience que pour les déclarer vertueux ou criminels ; le psychologue n'en a cure. " A peine s'il entend ce que signifie ou crime, ou mépris, ou indignation.....mais il se complait à la description des états dangereux de l'âme qui révoltent le moraliste ; il se délecte à comprendre les actions scélérates, si ces actions révèlent une nature énergique et si le travail profond qu'elles manifestent lui paraît singulier. En un mot, le psychologue analyse seulement pour

analyser, et le moraliste analyse afin de juger." Tel est le rôle de nos psychologues défini par M. Bourget lui-même, qui a peint son œuvre en ces quelques lignes.

Ce n'est pas qu'il ne puisse concevoir un plus noble et plus utile usage de l'esprit d'observation uni au talent littéraire ; ce n'est pas non plus qu'il croie que la psychologie en littérature est chose nouvelle. Il s'exprime très franchement sur ce point dans ses *réflexions sur l'art du roman*, car M. Bourget n'est pas seulement poète et romancier, il s'est encore essayé dans la critique littéraire et son ouvrage : *Etudes et Portraits* est un recueil d'articles publiés dans le *Parlement*, le *Journal des Débats* et la *Nouvelle Revue*.

" Ce n'est certes pas le dix-neuvième siècle, dit-il, bien qu'en pensent les fanatiques de la littérature moderne, qui a inventé la littérature d'observation. La Bruyère et La Rochefoucauld, Molière et Racine sont là pour attester que l'âge classique a eu ses psychologues, et de premier ordre. Il semble cependant que de nos jours seulement ait été professée la théorie de l'observation pour l'observation, et sans aucun souci de beauté ou de moralité. Etudier l'âme humaine, non plus comme l'auteur de *Phèdre*, pour tirer de cette étude un effet de pitié attendrissante, non plus comme le comique des *Précieuses* pour aboutir à un enseignement de sagesse, mais seulement pour le plaisir de constater et de décrire une réalité, à la manière d'un naturaliste qui considère les mœurs d'une espèce animale ou le développement d'une fleur,—c'est là un point de vue nouveau et qui paraît plus particulièrement propre à notre âge d'analyse sans métaphysique. "

M. Bourget, tout en rendant justice à nos écrivains classiques, aurait pu faire remonter plus haut la littérature d'observation, l'étude de l'âme humaine, la psychologie dont les écrivains à la Zola paraissent se croire les inventeurs. Ici même, à son récent passage, il n'a pas hésité à déclarer que c'est surtout dans les *Confessions de saint Augustin* et l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il a trouvé la meilleure, la plus profonde et la plus complète étude du cœur humain, mais saint Augustin et l'auteur de l'*Imitation* avaient un autre fanal que la raison humaine et un autre mobile que la curiosité et l'engouement de la mode.

C'est pourtant avec cette analyse sans métaphysique que M. Bourget a séduit la jeunesse de nos jours, a exercé dans notre littérature contemporaine une grande influence jusqu'à déterminer un courant nouveau qui a ses adeptes, ses imitateurs et surtout ses admirateurs. Pour expliquer ce succès, il ne suffit pas de reconnaître le talent incontestable de l'écrivain, l'élégance raffinée de sa phrase, la fécon-

dité et l'ingéniosité de son imagination, l'art consommé avec lequel il campe et fait mouvoir ses personnages : notre génération est trop superficielle pour que le talent réel suffise seul à la fasciner et à la séduire. Ce qui a surtout causé la vogue passagère de M. Bourget, ce sont ses études sur les replis des cœurs féminins où il voit surtout la duplicité, la perfidie, le goût et l'usage des mensonges ; ses confidences intimes de l'alcove ou du boudoir, ses tableaux de mœurs dépravées. Nous disons : vogue passagère ; parce que ce qui n'a d'autre titre au succès que la satisfaction des goûts sensuels de la foule ne saurait plaire longtemps ; d'autres viendront bientôt qui flatteront davantage les mauvais instincts et feront oublier ou médaigner leurs prédécesseurs dont les hardiesses d'aujourd'hui paraîtront alors des fadeurs et des pruderies. C'est donc avec raison que le P. Cornut l'a classé parmi ses *Malfauteurs littéraires*, et ses admirateurs seraient mal venus de protester contre cette appréciation : nous avons la confession de l'écrivain lui même :

J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.

Le bien consiste surtout dans l'effet repoussant de la laideur du mal étalé et mis à nu par la dissection littéraire. Il faut rendre à l'école des psychologues cette justice qu'elle ne s'attache pas à donner aux turpitudes humaines un aspect séduisant. Toute son ambition est non de peindre le sujet au naturel, mais plutôt de le photographier ; car il y a un abîme entre la photographie et la peinture. Celle-là reproduit tout avec exactitude et sans discernement, le laid comme le beau ; l'art fait son choix, et même quand il représente la laideur physique ou morale, il dépose sur elle son empreinte, qui l'élève et la poétise au besoin. Le romancier de la nouvelle école photographie donc le mal comme le bien, celui-là de préférence toutefois, et la laideur du vice est certainement de nature à confirmer les âmes droites dans l'horreur qu'il leur inspire : en cela, le romancier-photographe fait un peu de bien ; mais les natures faibles ou perverses trouvent trop souvent dans l'étalage complaisant des sentiments les plus passionnés, des désirs lubriques, des situations les plus risquées, des actes les plus coupables, une pierre d'achoppement à leur fragile vertu ou un aliment terrible à leur perversité : c'est ainsi que la chambre noire du romancier psychologue fait beaucoup de mal.

Si donc les livres de M. Bourget peuvent être inoffensifs pour quelques âmes d'élite, ils sont fort dangereux pour le grand public, auquel ils sont destinés. Heureusement pour la morale, ce styliste est rarement amusant. Toujours préoccupé de ses expériences à la

Pasteur, toujours à la recherche patiente et minutieuse, mais uniformément longue et le plus souvent ennuyeuse, du microbe de chaque passion humaine, M. Bourget n'est pas de ces romanciers qui empoignent leurs lecteurs et que l'on ne quitte qu'à regret, à la dernière page. Le lecteur le plus favorable à des œuvres comme *Un cœur de femme*, *Crime d'amour*, *Cruelle énigme*. etc., y couperait volontiers, de-ci, de-là, des paragraphes, voire même des pages entières. Il serait reconnaissant à certains des personnages d'avoir moins de franchise et de lui épargner quelques-unes de leurs sensations intimes, qui gagneraient à rester secrètes.

Un livre est comme un tableau : nous revenons à cette comparaison, n'en trouvant pas de meilleure. Il faut savoir sacrifier des détails afin de concentrer l'intérêt sur l'action principale. Sans cette précaution, on arrive à une diffusion fatigante pour l'œil qui cherche en vain le point sur lequel il doit se fixer. Cette surabondance de détails rend souvent fatigante la lecture des livres de notre psychologue.

“ Pour tout dire, écrit le P. Cornut, M. Bourget est moins lu que loué. Nous avons rencontré bon nombre de ses volumes sur les quais ou chez les bouquinistes : aucun n'a l'air fatigué. C'est mauvais signe. Les fidèles eux-mêmes n'ont pas toujours le courage d'aller jusqu'au bout et s'indignent de bâiller invinciblement en présence de ces belles et subtiles choses. Il y a là bien du talent, mais encore plus d'ennui.

“ M. Jules Lemaître, dans une étude spirituellement cruelle, a touché le fond même de M. Paul Bourget : d'après lui, il ne peut guère enthousiasmer que des garçons ignorants ou des femmelettes détraquées. Mais ce n'est pas déjà un petit mérite que d'avoir découvert là une mine d'or et de gloire. On nous permettra d'admirer le tempérament capable d'exécuter ce tour. ”

Et plus loin, après avoir sommairement analysé *Un cœur de femme* : “ Le récit de ces vilaines aventures est noyé de commentaires filandreux, coupé de descriptions minutieuses, bourré d'analyses compliquées. J'aime encore mieux l'ornière où trotte George Ohnet que la fondrière où s'envase Paul Bourget. Il compte bien que ses lectrices et ses lecteurs prendront ce creux pour de la profondeur et ces pataquès pour des grâces, et il leur sert tout cela par chaudronnées. Phénomène curieux : lui-même finit par accepter ce pédantisme pour de la psychologie !

“ N'oublions pas une pointe très vive de corruption ; c'est encore l'appât le plus sûr, et l'auteur le sait parfaitement. Sans les peintures lascives et les propos libertins qui les encadrent et les relèvent, ce

galimatias prétentieux et ces intimités mièvres rebutteraient vite les plus pressés. Aussi, après avoir voltigé à la surface ou y avoir trempé ses pieds avec une certaine timidité, M. Paul Bourget s'est-il précipité, tête baissée et jusqu'aux talons, dans la pornographie. La *Vie parisienne* a joui la première de cet ébat, et ses lecteurs l'ont trouvée un peu risquée pour un écrivain qui se pique de tenue. . . .”

Voilà la vérité crue et sans ambages sur Paul Bourget, et cette vérité prévaudra toujours, quoi qu'en puissent dire les fanatiques de l'art pour l'art. Cet écrivain remarquable qui manie à merveille l'instrument admirable, mais difficile, que l'on appelle la langue française, a cédé aux instincts dépravés, aux goûts ravalés de la foule pour se faire une popularité et une clientèle. Cette honteuse concession à la bête humaine a reçu sa récompense : le Bourget est à la mode. Il est évident toutefois que cet homme si heureusement doué a conscience de cette dégradation et qu'il en souffre. Ses dernières productions semblent même accuser un mouvement de réaction et de retour. Sans doute, l'amour défendu, l'adultère est encore le thème de ces derniers romans : M. Bourget paraît n'en pas connaître d'autres ; mais il y a dans *Cosmopolis*, par exemple, plus d'un passage où l'auteur se plaît à peindre sous leur vrai jour des caractères foncièrement chrétiens qui tranchent heureusement avec la vilénie de ceux qui les entourent. Il s'y montre aussi respectueux de tout ce qui touche à la religion, et l'on peut voir que la Rome chrétienne, où se déroulent les péripéties de ce roman d'analyse, a exercé sur l'écrivain une salutaire influence.

Puisse ce mouvement encore trop légèrement indiqué, s'accroître de plus en plus. Puisse-t-il être le point de départ d'un complet retour à la foi. Si cette conversion s'opérait, M. Bourget reconnaîtrait enfin avoir trouvé la source vraie de toute observation, de toute analyse, et il trouverait juste cette boutade de Huysmans à son adresse et à celle de son école : “ Bourget ! avec ses romans pour femmes juives, sa psychologie de théière ! Les psychologues ! Un curé de campagne en sait mille fois plus long qu'eux ; Hello est plus fort, et il y a plus de science et de compréhension du cœur de l'homme dans une page du vieux Ruysbrock que dans tous les Stendhal, tous les Bourget et tous les Barrès du monde. ”

Si cette conversion s'opérait enfin, M. Bourget n'aurait plus sans doute la même clientèle, mais il en aurait une autre qui lui ferait plus d'honneur : celle des honnêtes gens qui estiment qu'on ne doit pas mettre dans un livre destiné au public ce que l'on ne voudrait point placer dans la conversation entre personnes bien élevées ; celle des lecteurs et des lectrices qui cherchent dans un ouvrage de fiction

autre chose que des tableaux et des récits propres à flatter les instincts grossiers et les goûts sensuels.

Peut-être perdrait-il au change quelques gros sous ; mais il y gagnerait énormément dans sa propre estime et dans la considération de la partie saine de la société. Ce serait là, du reste, le seul corollaire digne et logique de son *confiteor*.

C. LEFRANÇOIS.



LE THÉÂTRE

Peut-il exister un théâtre moral et innocent ? Voilà une question que beaucoup de gens, parmi ce que la société compte de plus *respectable*, ne manqueront pas de trouver tout au moins importune.

Il est des choses que l'on s'avoue *in petto*, que l'on reconnaît même parfois en petit comité, dans l'intimité ; mais que l'on n'aime pas à entendre dire en public et encore moins à voir discuter dans les journaux et les revues. L'immoralité et le danger du théâtre sont de ces choses. Nous n'en estimons pas moins opportune cette question que nous posons franchement : un théâtre moral et sans danger pour le public peut-il exister ? et nous nous empressons de déclarer formellement que c'est une impossibilité.

Nous pourrions appuyer cette opinion de bien hautes et bien fortes autorités. Ainsi Bossuet, dans ses *Maximes et Réflexions sur la comédie* se base sur la théologie, la philosophie, l'histoire et la connaissance du cœur humain pour démontrer le danger du théâtre, étant données la faiblesse de l'homme déchu et l'essence même de l'art dramatique. Mais on pourrait nous objecter que les conclusions de l'illustre évêque de Meaux ne sauraient s'appliquer au théâtre contemporain, comme si, de nos jours, le théâtre n'était pas mille fois plus condamnable qu'il ne l'était du temps de Racine, de Corneille et de Molière !

Nous laisserons un non moins illustre contemporain répondre victorieusement à cette objection. Mgr Freppel, dans ses profonds commentaires sur le *Traité des spectacles* de Tertullien, ne craint pas d'appliquer au théâtre de notre temps la doctrine du fameux docteur de l'Eglise : " Je voudrais pouvoir dire, pour l'honneur des lettres françaises, que le théâtre contemporain ne mérite pas les reproches qu'ont articulés, à de si longs intervalles, Tertullien, Bossuet et Rousseau ; mais il suffit de parcourir la plupart des pièces qui ont paru depuis trente ans, pour être en droit de dire que, dans aucun temps ni dans aucun pays, la scène n'est arrivée à un tel degré de dévergondage. C'est la réhabilitation du vice et de l'infamie sous des formes qui n'ont pas même le talent pour excuse ; et l'on ne sait ce qui doit étonner davantage, des auteurs qui se permettent d'écrire de telles pages à la face d'un pays chrétien, ou du public qui les tolère." " Certes, pour flétrir de

pareils méfaits, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit d'être honnête. Il y a eu, j'aime à le reconnaître, de courageuses tentatives pour relever la scène française de cet abaissement, mais l'esprit général de la littérature dramatique continue à être détestable. Donc, aussi longtemps que le théâtre persévèrera dans la voie où il s'est engagé, qu'il ne saura pas respecter la sainteté du mariage, la constitution divine de la famille, les lois de la pudeur et de la bienséance, les grands principes d'honnêteté morale sur lesquels repose la société, on ne devra pas s'étonner que les moralistes chrétiens soient unanimes pour le dénoncer comme une école de dépravation ; et le reproche le moins sévère qu'on puisse lui adresser dans ces conditions, c'est de répéter avec Bossuet que l'homme y fait à la fois un jeu de ses vices et un amusement de la vertu."

Mais, par le temps qui court, ces autorités pourront sembler à quelques-uns trop *cléricales*. "Inutile de nous rappeler, dira-t-on, que le clergé, de tout temps, a été opposé au théâtre comme, du reste, à toutes les réunions mondaines ; mais nous estimons qu'il y a dans cette attitude excès de prudence et que le théâtre, en général, est une école de mœurs : *Castigat ridendo mores*."

Il devrait suffire à des chrétiens que les pasteurs préposés à la garde des âmes soient unanimement opposés au théâtre. Nul ne peut mieux connaître le danger de ces spectacles que ceux qui, par devoir, reçoivent l'aveu de toutes les misères morales engendrées par le théâtre ; mais s'il faut à nos raisonneurs fin de siècle des autorités qui ne soient pas suspectes de cléricanisme, nous en invoquerons quelques-unes qu'ils ne pourront révoquer de ce chef.

L'opinion de Rousseau, rappelée par Mgr Freppel, pouvant leur paraître un peu vieillotte, nous leur citerons celle d'un contemporain qui, pourtant, ne s'alarme pas trop vite.

"Dumas, dit M. Francisque Sarcey, me fait de la morale tout le temps ; je l'écoute, je la trouve juste, et je m'en vais moins bon que je ne suis entré. Corrigé ? il ne s'agit pas de cela. Le théâtre n'a jamais corrigé personne."

En effet, il ne suffit pas que le dénouement d'une pièce soit irréprochable au point de vue de la morale ; que le vice soit puni et la vertu récompensée ; cela ne peut contrebalancer les résultats produits sur les imaginations et sur les cœurs par les scènes qui ont précédé ce dénouement. On ne va pas au théâtre pour prendre des leçons, encore moins pour s'exciter à la vertu, mais pour recevoir des commotions agréables, des impressions qui flattent les passions au lieu de les châtier. Voilà pourquoi un théâtre franchement honnête ne ferait pas ses frais, comme le remarque un critique

très expert ; “ aussi jamais spéculateur ne s’est avisé d’en dresser un de ce genre. Les braves gens eux-mêmes le trouveraient fade.... C’est une vérité humiliante pour l’espèce humaine ; mais il faut avoir le courage de la constater.”

Veut-on, enfin, le témoignage d’un homme plus lancé “ dans le mouvement ” du siècle, que M. Sarcey ? Nous produirons celui d’un des lions du jour, d’un homme que les scrupules n’étouffent pas et qui, lui-même, a mis dans ses romans l’agrément à la mode : une forte pointe de corruption. Nous voulons parler de M. Paul Bourget. Dans ses *Réflexions sur le théâtre*, M. Bourget pose en principe qu’un auteur dramatique, ayant pour but d’imposer à l’attention de deux mille personnes réunies dans une salle, une peinture de mœurs ou de passion, ne peut exposer devant elles que des mœurs ou des passions que toutes ces personnes connaissent, il s’ensuit donc que le dramaturge doit faire “ une vivante synthèse des idées éparses dans une foule ; en somme, tel public, tel auteur.”

Quel est donc le public pour lequel se font les pièces françaises ? Le public parisien. Or le Parisien, nous dit M. Bourget, “ est débarassé de beaucoup de préjugés (sic), et comme il est infiniment nerveux, il demande qu’on lui traduise son positivisme pratique en formules d’une intensité nouvelle. Nécessairement aussi, et par suite de ce positivisme et de cet énervement, il aime les allusions libertines, la basse gaieté qui chatouille ce qu’il y a de plus sensuel dans l’animal humain. Pourvu que ce libertinage soit allègre et cette gaieté assaisonnée d’esprit, ce spectateur est heureux, son cerveau se détend, sa rate s’épanouit. Tout cela, l’auteur dramatique le sait,—et qu’il faut, pour plaire à ces blasés une extrême ingéniosité de procédés, de la vérité, voire de la brutalité dans la mise à nu des passions et une gouaillerie hardie du dialogue pour achever le succès.”

Nous voilà bien loin du *castigat ridendo mores* de Santeuil. C’est maintenant l’auteur qui étudie les faiblesses et les passions des spectateurs pour les mieux flatter, afin d’arriver au succès. Le succès, les applaudissements et l’argent : tout est là. La préoccupation de corriger quoi que ce soit n’apparaît nulle part.

“ Dans cette salle de théâtre, dit encore M. Bourget, combien ont poussé leurs études au delà d’un baccalauréat mal passé ? Combien ont lu, depuis vingt-ans, autre chose que des journaux et des romans, et pour y chercher quelle provision d’idées ? Des renseignements de politique ou la distraction pimentée d’une heure ?..... Ces gens qui ont peiné, les uns cinq ou six heures, les autres dix, dans un bureau, dans un magasin, à la Bourse, veulent

s'amuser. Si vous leur apportez quelque comédie très profondément pensée ou quelque drame surabondant de lyrisme, peut-être subiront-ils la domination du talent, mais ce ne sera là qu'une exception. La littérature ne peut pas être l'objet d'un effort en plus pour ces cerveaux qui se sont déjà fatigués au dur effort quotidien". Nous ajouterons que des spectateurs ainsi disposés sont encore moins préparés à prendre des leçons de morale.

Ainsi M. Bourget explique et, malheureusement, essaie de justifier le théâtre, tel que l'ont fait les plus récents auteurs qui, depuis vingt ans, n'ont pas eu d'autre souci que de complaire à ce public, blasé, enervé, effronté. Ils se sont pliés à toutes ses fantaisies. Quelques-uns y ont sacrifié tout ce qu'ils pouvaient avoir de dignité morale.

Son prétexte d'observation pénétrante, suraiguë, ils n'ont mis au théâtre que les aventures les plus hardies, les situations les plus hasardées, les scènes les plus contraires à ce qu'on appelait autrefois le goût et la bonne éducation. Aujourd'hui, c'est la crudité des vices, c'est le nu des passions qu'on étale. Il faut aux dramaturges de notre époque de la brutalité dans la peinture des mauvaises mœurs. Ils sont descendus chaque année davantage à des degrés inférieurs où l'on ne pensait pas qu'on pût jamais tomber.

Et ce sont ces turpitudes que l'on voudrait faire passer comme inoffensives devant la *bonne société*, parce qu'au dénouement, la vertu, raillée et bafouée pendant cinq actes, est enfin vengée, que le vice, triomphant et gouailleur pendant toute l'intrigue, reçoit son châtiement!

"Hypocrisie!" s'écrie M. Bourget, et nous estimons qu'il emploie le mot propre.

"Le Parisien veut s'amuser, donc il ne faut pas le laisser sur une impression trop amère. Le Parisien veut que les grands sentiments soient respectés, donc il ne faut pas que les héros ou les héroïnes coupables triomphent trop complètement. C'est ainsi qu'une moyenne de moralité s'établit sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Peut-être cette hypocrisie est-elle plus immorale à elle seule que les pires outrances des pires paradoxes."

Autre contradiction étrange signalée par le même critique:

"Le patriotisme et la famille demeurent aussi comme deux thèmes auxquels une salle de spectacle ne souffrirait pas que l'on touchât sans respect. L'écrivain qui traite ces thèmes au contraire, avec un enthousiasme sincère ou joué, peut être assuré d'unanimes applaudissements. Le moraliste doit sourire de cette naïve anomalie. N'y a-t-il pas quelque naïveté en effet, et une forte inconsé-

quence à prétendre respecter son pays d'une part, lorsque, de l'autre, on ne respecte rien de ce qui fait la vigueur d'un pays : la chasteté des hommes, la grande et entière simplicité du cœur, le profond sérieux de la vie morale ?”

La scène contemporaine est donc profondément immorale. Depuis le théâtre français où Alexandre Dumas fils expose ses thèses sur le divorce et l'adultère jusqu'au dernier des *bouis-bouis* ou cafés-concerts où tous les brocards, dont le thème varie peu, sont à l'adresse de la religion ou du mari trompé, les salles de spectacles contribuent puissamment à l'immoralité qui dévore la France.

L'atmosphère morale du théâtre est radicalement vicieuse ; mais que dire du monde qui s'agite derrière les coulisses ? Ici encore, nous donnerons non pas notre opinion, que l'on pourrait récuser comme suspecte de parti-pris, mais celle d'un homme mêlé par ses fonctions avec les artistes dramatiques, comme directeur des beaux-arts, M. Gustave Larroumet, qui nous fait part de ses observations sur ces étranges correcteurs des mœurs.

“Une comédienne, dit-il, si elle veut rester honnête, doit avoir des rentes, se marier ou mourir de faim. Or, très peu ont des rentes, beaucoup ne se marient pas et aucune ne meurt de faim.” Les scandales, du reste, assurent en grande partie le succès. “C'est l'avis de quelques directeurs de théâtre, fort honnêtes gens d'ailleurs, continue le directeur des beaux-arts, mais qui prennent la morale de leur métier.” Et à l'appui de son assertion, il cite des anecdotes :

“Une comédienne très courtisée, mais qui s'obstinait à rester honnête, se plaignait de ne pas recevoir de rôles : “Que voulez-vous, lui répondait son directeur, vous ne faites pas recette, vous n'avez pas de clientèle.” Un peu sous l'influence de ce conseil, elle se décide à choisir. Le même directeur va lui rendre visite dans l'hôtel où on l'a installée, et lui laisse entendre que la fidélité dans l'irrégularité est chose bien difficile au théâtre ; si l'on ne peut satisfaire tout le monde, on ne doit décourager personne.”

Voilà la morale du théâtre !

A cela, rien d'étonnant. Il serait plutôt étrange qu'il en fût autrement. En se jetant dans cet affreux métier, l'actrice devient l'esclave du public, des directeurs, des auteurs dramatiques, des critiques, de tous ceux qui peuvent influencer sur le succès en lui faisant de l'opposition ou de la réclame. “Je suis à la merci de tous, écrivait une de ces tristes victimes sacrifiées au Minotaure parisien, même du chef d'orchestre ; il peut me donner la note, si je me trompe, ou me laisser enferrer sans pitié. Quelle galère et quel bourbier !”

Comment pourrait-il se faire que ce foyer de corruption ne fit pas de terribles ravages dans la société? Il ne suffit pas à ce personnel d'allumer ou d'entretenir dans le cœur et l'esprit des spectateurs les plus mauvaises passions; il donnera encore à toute une ville, à tout un pays le spectacle démoralisant et scandaleux de la dépravation de ses mœurs.

“ Le théâtre, dit un observateur aussi juste que profond, réunit, dans une avilissante promiscuité, un peuple d'hommes et de femmes qui ne demandent généralement qu'à mal faire. C'est dangereux; c'est pourquoi le meilleur est de fuir. En face de la scène, l'œil ébloui par la rampe et brûlé par le gaz et la lumière électrique, les oreilles pleines de bruits énervants, l'imagination hantée par les fantômes qu'évoquent les personnages présents en chair et en os, l'âme et le corps amollis par les émanations d'une atmosphère saturée de scandales et d'effluves malsains, que voulez-vous que deviennent un jeune homme, une jeune fille, et même un homme mûr et une matrone arrivés à l'âge où commencent les cheveux gris? Ceux qui seraient assez forts pour ne pas succomber sont les seuls qui aient la sagesse de ne pas s'exposer.

“ Soyons francs; dans cette foule de spectateurs, il n'y en a pas beaucoup qui ne cherchent, d'une façon plus ou moins consciente, une aventure et des émotions condamnables, qui ne les acceptent volontiers, si l'occasion les amène. Je sais bien qu'on affirme très haut le contraire, mais c'est pour tromper le public et soi-même.”

Nous voulons terminer sur ces derniers mots qui rendent bien toute notre pensée. Méfions-nous de ceux qui crient bien haut que le théâtre est un amusement innocent et qu'on peut le fréquenter sans danger. Aucune personne droite et sincère ne dira jamais qu'elle n'en est pas sortie moins bonne et plus portée à la concupiscence.

Laissons dire ceux qui veulent s'étourdir eux-mêmes, tout en trompant les autres, et ne craignons pas d'affirmer hautement que le théâtre est immoral et dangereux pour tous.

J. DE FRANCOEUR.

SAMUEL CHAMPLAIN

LU A UNE SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA
SAINTONGE ET DE L'AUNIS.

I

Lorsque Champlain naquit dans la vieille Saintonge
Les esprits étaient pleins d'espoirs éblouissants.
Les cœurs vibraient, séduits par un généreux songe,
Dans une vague attente, émus et frémissants.

On avait le respect de toute grande chose ;
On mettait avant tout sa patrie et son Dieu.
Lorsque l'honneur parlait, pour quelque noble cause,
Sans regret à la vie on savait dire adieu.

Heureux temps, plein d'ardeur, de foi forte et naïve !.....
Chacun sur l'avenir voulait avoir des droits.
Pour les brusques élans d'une existence active,
Les lieux déjà connus paraissaient trop étroits.

Champlain qui, près des flots, vit le jour à Brouage,
Fut plus qu'un autre en proie à ce mâle tourment.
Il avait, libre et fier, grandi sur le rivage,
De l'horizon sans borne ayant l'enivrement.

Sur notre être la mer prend un empire étrange :
Quiconque la contemple est par elle attiré.
Sa vague claire et pure enlève toute fange ;
Par son contact divin l'homme est régénéré.

Dans le miroitement de sa vaste étendue
Flottent des visions que l'on voudrait saisir :
Son immensité fait, dans notre âme éperdue,
Naître de l'infini l'invincible désir !.....

Champlain partit.—Bravant la perfide tempête,
 Envieux d'acquérir un immortel renom,
 Il veut, comme Cartier, poursuivre la conquête
 Du continent lointain que découvrit Colomb.

Sur l'Atlantique un vent propice enfle ses voiles ;
 Du triomphe assuré l'orgueil gonfle son cœur.
 Il va, sans hésiter, guidé par les étoiles,
 Aux pays merveilleux dont il sera vainqueur.

Des obstacles nombreux se dressent sur sa route ;
 Ils ne peuvent lasser sa simple et rude foi.
 Son âme valeureuse, où n'entre pas le doute.
 Du découragement ne subit pas la loi.

Le succès est toujours acheté par l'épreuve.
 Il faut pour l'obtenir l'avoir su mériter.
 Le destin cède à ceux qui d'audace font preuve,
 Comme l'antique sphinx qu'Œdipe sut dompter !.....

Un jour Champlain, goûtant une joie infinie,
 Put mettre enfin le pied sur un sol ignoré.
 Le Canada s'offrait à son ardent génie.
 Devant lui s'étendait l'espace t'exploré.

Un fleuve l'arrosait de ses ondes superbes :
 D'imposantes forêts en ombrageaient les bords.
 Hardiment on traça, parmi les hautes herbes,
 Pour les siècles prochains, des villes et des ports.

Alors, des temps futurs perçant la nuit profonde,
 Presentant la grandeur de ce monde nouveau,
 L'intépide marin revit dans l'ancien monde.
 Le pays bien-aimé qui porta son berceau.

Il eut pour l'avenir une double espérance :
 —Brouage deviendrait une illustre cité.....
 —Sous le ciel d'Amérique une nouvelle France
 De l'autre aurait la gloire et la prospérité.

II

Hélas ! ce qu'un temps fait périt en un autre âge.
 On croit à tort construire et fonder à jamais !
 L'herbe couvre le sol où s'élevait Brouage.....
 La terre canadienne appartient aux Anglais.....

Des travaux du passé nul profit ne subsiste ;
 Nos pères ont en vain souffert, lutté, vaincu.
 Par une loi cruelle à qui rien ne résiste,
 Ce que l'homme produit meurt quand il a vécu.

Nous créons ici-bas des choses éphémères.....
 L'humanité s'épuise en labeurs impuissants.
 Nos espoirs orgueilleux ne sont que des chimères :
 Tout fond et disparaît dans l'abîme des ans.....

Tout..... hormis une voix vibrante, ardente, altière,
 Que devront écouter les siècles à venir,
 L'incorruptible esprit survit à la matière :
 Des âges révolus reste le souvenir.

Le renom des héros est, dans notre mémoire,
 Gardé fidèlement, comme un dépôt sacré.
 Avec un soin pieux nous conservons leur gloire ;
 Leur nom sera toujours respecté, vénéré.....

Brouage, aux jours présents, n'est plus qu'une ruine,
 Mais ce lieu par Champlain est illustre entre tous.
 En vain au Canada l'Angleterre domine.....
 L'étranger a le sol ; les âmes sont à nous !

III

Voyageurs qui, laissant le foyer des ancêtres,
 Sans crainte, le front haut, entrez dans l'inconnu ;
 Marins qui, sur les flots dont vous êtes les maîtres,
 Allez, cherchant les lieux où nul n'est parvenu ;

Vous êtes grands. Votre œuvre est salutaire et forte.
 Loin de nos vils conflits, de nos mesquins débats,
 Un souffle généreux et puissant vous emporte
 Vers de nobles périls et de hardis combats.

Au milieu des dangers s'accroît votre courage.
 Quand l'obstacle surgit vous redoublez l'effort.
 Après les jours de calme, alors que vient l'orage,
 Sans faiblir, sans pâlir, vous affrontez la mort.

Pourtant, par la pensée en l'espace envolée,
 Du passé quelquefois savourant la douceur,
 Vous revoyez là-bas la demeure peuplée
 D'êtres chers : fiancée, épouse, mère ou sœur.

Comme ils paraissent beaux, à travers la distance,
 Les courts instants passés au doux pays natal,
 Et combien aujourd'hui manque à votre existence
 Tout ce bonheur brisé par le départ fatal !

Hélas ! reprendrez-vous jamais la place vide,
 Et le seuil paternel entendra-t-il vos pas ?
 Ceux que vous chérissez, dans une étreinte avide,
 Pourront-ils quelque jour vous presser dans leurs bras ?

Qu'importe ! Aucun de vous ne revient en arrière.
 Des secrets du destin on ne peut rien savoir :
 Mais la loi de l'honneur à vos yeux brille entière.
 Le cœur devient muet quand parle le devoir.

Poursuivez, ô marins, votre tâche héroïque
 Par l'esprit des aïeux enflammés et guidés.
 Dans votre mission, guerrière ou pacifique,
 Imitiez les vaillants qui vous ont précédés.

Vous aurez ainsi qu'eux une place en l'histoire,
 Le sort eût-il pour vous eu d'injustes rigueurs.
 Au succès seulement n'appartient pas la gloire :
 Parmi vous les vaincus sont égaux aux vainqueurs ;

Car tous ont eu pour but de grandir la Patrie,
 Tous ont servi, tenant un serment solennel,
 La France que toujours, florissante ou meurtrie,
 Ses fils doivent aimer d'un amour éternel !

EDMOND MAGNIER.

UNE RÉCOMPENSE HONNÊTE

CONTE DU JOUR DE L'AN.

A dix heures du matin, dans la rue Notre-Dame de Montréal, par une journée du mois de septembre, passait un jeune homme aux allures timides qui regardait avec surprise les riches devantures des magasins, non pas ainsi que le simple campagnard étonné de tout lorsqu'il est transporté dans un monde nouveau pour lui, mais à la façon de quelqu'un occupé à se rendre compte des choses apparentes de la grande ville. Avec un peu plus de désinvolture on l'eût pris pour un reporter de journal. Il observait, il calculait, il ruminait. Ce que la vue lui présentait, son intelligence l'avait déjà compris. Il y a des situations et des lieux qui s'expliquent par une opération de la pensée—cent lieues de mer, un luxe inouï, par exemple, cela se comprend, mais il faut voir de ses yeux pour en bien saisir la mesure. Rien de ce que les beaux établissements de la métropole présentent au regard charmé d'un jeune touriste n'était inconnu à l'esprit de notre visiteur ; seulement, il avait besoin de se trouver dans ce milieu une bonne fois, pour en classer le souvenir réel et positif dans sa mémoire. Les enseignes elles-mêmes ne lui apprenaient rien, du moins sous un certain rapport : la gazette lui avait rendu familiers les noms retentissants de la finance et du commerce. Avec cela et un peu de fatuité, il se serait cru au courant des secrets de la haute bourgeoisie. Tel n'était pas son tempérament. Venu là pour s'instruire, il y mettait cette douce naïveté qui confine à la faiblesse mentale. Il se nommait Edouard Godin.

Décidé à faire son chemin dans ce monde hétéroclite, il étudiait les apparences avant que de pénétrer dans les sentiers peu découverts qui mènent au cœur de la place. Perdu dans la ville, si vous le voulez, toutefois intrépide à sa façon et sachant bien que la prudence est une boussole infallible sur laquelle la ténacité et la droiture peuvent se fier, il allait au hasard avec lenteur, consultant tout autour de lui, sans se douter que, peut-être, on le regardait, ce qui arrivait à chaque instant. Son costume si peu mondain, pas même à la mode de l'an dernier, attirait sur lui des regards exercés, fugitifs, mais concluants. Le commis-marchand cravaté

de frais et chaussé de bottes fines, l'agent d'affaires mis irrécusablement, n'avaient besoin de lui jeter qu'un coup d'œil pour le ranger parmi les enfants du peuple: fils d'ouvrier ou d'habitant. Il contemplait Montréal sous son aspect pompeux; Montréal le voyait sous sa forme "paroissiale." Ceux qui battent quotidiennement les trottoirs de la cité savent mettre promptement l'étiquette sur la personne qui passe auprès d'eux. Si par votre mise vous trahissez le faubourg ou la campagne, il n'est pas nécessaire de dire qui vous êtes, on le devine.

Il était, en effet, venu de la campagne la veille au soir, après avoir lutté durant des mois contre son étoile qui l'entraînait de ce côté. Les camarades lui disaient que c'était folie d'aller ainsi, sans protection, tenter fortune dans l'inconnu. Il les croyait. Ce qui le détermina à tout risquer fut la mort de sa mère. Resté seul, il eut horreur de son indécision et partit à la conquête d'une carrière quelconque.

Au numéro 302 de la rue Notre-Dame il y avait un commis natif de sa paroisse. Il lui consacra sa première visite. Adolphe n'était plus le même; comme il était bien habillé, et avec quel air il s'informa d'un tel et d'une telle! Oh! ne m'en parlez pas, ce garçon était changé. Cependant il causa, prodigua les conseils, sut allier la pitié à la camaraderie, et parut se mettre en quatre pour aider un compagnon d'enfance. Sa pitié provenait des habits du jeune aspirant; les conseils venaient d'un bon cœur qui ne méprise jamais un garçon estimable.

En somme, la conversation n'était pas encourageante: les places? rares; il fallait de fortes recommandations. Les demandes d'emploi étaient nombreuses; on comptait plus de commis-marchands que de gens heureux dans cette catégorie sociale. Mais, "j'irai te voir" fut une sorte de baume versé sur tant de plaies ouvertes à coups de scalpel.

Au moment de se séparer, sur le seuil de la porte, un homme passa près d'eux, et d'un signe de tête salua Adolphe. Celui-ci rendit le salut avec empressement et dit:

— Bonjour, monsieur de Montigny.

Ensuite, s'adressant à notre jeune homme, il ajouta:

— C'est le magistrat, notre Recorder,

— Un homme que certaines gens n'aiment pas à rencontrer.

Edouard Godin reprit sa promenade. Il lui semblait voir plus profondément dans le gouffre où il était descendu.

— On n'est rien, se disait-il, à moins que d'avoir de quoi ou d'être déjà quelque chose: c'est paradoxal! Je suis un atome

perdu dans l'espace. A quoi, à qui m'accrocher ! Le vent qui m'emporte ne conduit nulle part. Je ne veux cependant pas aller de cette façon toute ma vie ; il faut que je me fixe.

Il acheta un journal. Parmi les annonces son choix fut vite arrêté.

Même rue, numéro 340, on demandait un assistant teneur de livres. Il entra bravement, fort de son expérience ; car les chiffres, ça le connaissait. Nouvelle déception.

—Avez-vous des certificats ? vous n'êtes pas de la ville ! Comment avez-vous pu apprendre le maniement des comptes ? seriez-vous ici, si vous aviez des protections ? quelles garanties me donnez-vous ? je ne connais personne de ceux dont vous parlez.

Jamais la jeunesse ne saura ce qu'il lui faut de vigueur pour franchir les premières passes de la vie pratique ; c'est bien heureux après tout, car elle se découragerait.

Edouard ramassa son paquet, comme on dit, et fila d'une rue à l'autre jusqu'au moment où il aperçut une pancarte avec ces mots en encre rouge : "Garçon pour porter les paquets." J'ai mon affaire, se dit-il, et il entra dans l'épicerie.

—Vous êtes de la campagne, vous ne connaissez pas la ville, et vous voulez porter nos paquets ? vous êtes entreprenant, ça c'est drôle—et le brave commerçant lui tourna le dos à la grande risée des petits commis occupés à peser du sucre et à ficeler des chandelles de suif.

Encore une fois dans la rue ! Le préjugé le renvoyait de partout. Parce qu'il n'était pas un homme d'affaires connu, il ne devait rien valoir, pas même pour porter des paquets. Parce qu'il était de la campagne, il ne pouvait connaître les chiffres !

A ces maux qui se précipitaient sur sa tête, il opposa... une bonne soupe aux choux. Septembre est la saison de la soupe aux choux—et midi venait de sonner.

Après le repas, Edouard se dit qu'il en avait presque assez de quémander des places insignifiantes, et qu'il prendrait bientôt une grande résolution, celle de Bonaparte quittant Paris pour l'île d'Elbe en prononçant ces paroles mémorables : " Je m'en vais chez nous ! "

Fort de son héroïsme, il parcourut tout le centre commercial de la ville. En deux endroits, il se crut sur le point de réussir, mais... "on verrait d'ailleurs, septembre n'est pas la saison, les marchands engagent de préférence au jour de l'an..."

Il en avait appris en quatre heures plus que d'autres en quatre années sur les exigences du monde auquel il s'adressait.

Tout à coup sa vue se troubla. En moins de rien il revit tout un poème dans ses souvenirs. Une enseigne était là qui le fascinait. En grosses lettres d'or, il lisait : *Joseph Godin, importateur*. La maison avait belle mine, dans un quartier rempli de monde et où des quantités de chevaux percheros traînaient de lourdes charges de caisses et de barriques—les grandes affaires, en un mot.

—Ah ! c'est ici l'établissement de mon oncle...mon protecteur naturel.. Eh bien ! puisqu'il a manqué de tendresse et ne s'est jamais préoccupé de ma famille, passons.

Il passa, avec un soupir qui constituait le poème dont je viens de parler. Cette rencontre lui brisait bras et jambes.

C'était pourtant un garçon de cœur et d'énergie, mais que voulez-vous ! l'on n'est pas de fer.

Il pleura.

La crise nerveuse étant finie, il voulut savoir l'heure où l'on était. Trois heures ! juste le temps de prendre le bateau.

N'ayant pas conquis en un jour le titre de citoyen de Montréal et n'ayant qu'une bourse de quarante-huit heures, il battait en retraite. Et il cheminait, par une rue peu encombrée, vers l'embarcadère, songeant à ses illusions disparues si tôt, à l'espèce d'abandon qui l'entourait, aux moqueries de ceux qui l'avaient vu partir pour la gloire, à son courage inutile, à son manque de protection dans le monde, à tout ce qui peut troubler et secouer une jeunesse de vingt ans, et il pleurait.

Tout à coup, il s'arrêta. Il venait de mettre le pied sur une sorte de coussinet, un colis plat, enveloppé de papier bleu, une chose que l'on ne rencontre pas ordinairement dans les rues. Etouffant ses larmes, il se baissa et prit l'objet d'une main hésitante. Au premier moment il n'y comprit rien : c'était un paquet de billets de banque. Plus troublé que jamais, il le fourra dans sa poche. Dix pas plus loin il fit une station, ouvrit le papier, palpa, regarda, devint inquiet.

—C'est de l'argent ! à qui cela appartient-il ? dans cette rue écartée, on l'a perdu, très certainement. Me voilà bien, moi qui pars par le bateau !

Et il se remit à trotter vers la rue Saint-Paul.

C'est le cas de le dire, sa conscience était bourrelée de remords, parcequ'il ne voyait pas le moyen de rendre à son propriétaire la somme qu'il venait de trouver.

A la fin, il n'y put tenir. Dussé-je perdre mon passage, se dit-il, je me mettrai en règle.

C'est alors qu'il prit une seconde résolution équivalant à celle de

l'empereur quittant l'île d'Elbe pour rentrer en France et prononçant cette allocution célèbre : " Nous allons rétablir l'ordre."

Sa première pensée, sa seule impulsion fut de s'adresser à un magistrat, à la police, à quelque gros marchand, M. de Montigny se trouvait sur la route, il l'apostropha vivement.

—C'est à vous que je me confie, dit-il, ne me refusez pas, je vous en prie ; il faut que je parte et que je me soulage avant que de quitter Montréal. Vous êtes le recorder, c'est tout dire.

—Quel délit vous reprochez-vous ? demanda le bon juge.

—J'ai de l'argent qui ne m'appartient pas.

—Qui a volé cela ?

—Volé ? c'est possible, mais je viens de le trouver.

—Comment donc ?

—Dans la rue.

—A propos de quoi ?

—A propos de rien. Je passais.

—Alors, vous n'avez pas volé ?

—Non, mais je rends. Il faut que je parte.

—Vous êtes donc bien pressé ?

—Il ne me reste que trente minutes pour m'embarquer.

—Minute ! je connais cela...Montrez l'argent.

—Voici.

Et le recorder compta quatre cents piastres en bons billets, dans le papier que le pauvre enfant lui remettait.

—D'où vient cette somme ?

—Monsieur, je ne sais pas, il n'y a ni adresse ni écriture ; je l'ai trouvée dans la petite rue Saint-Jean-Baptiste.

—Et que voulez-vous que j'en fasse ?

—La rendre à son propriétaire, vous saurez bien le trouver. Quant à moi, je pars, il m'est impossible de me mêler de cela.

—Et quand j'aurai trouvé le propriétaire, que ferez-vous ?

—Moi ? rien.

—Où demeurez-vous ?

Il y eut un moment de silence.

—A Sainte-Philomène.

—Bien. Votre nom.

—André Dubois.

—Alors, partez. Je vous ferai savoir comment vont les choses.

Edouard salua, M. de Montigny le retint du geste, lui serra la main avec affection et, sans rien dire, le suivit de l'œil jusqu'au détour de la rue. A part lui, il pensait que les manières douces, polies de ce jeune homme, sa probité, l'ensemble de sa personne et surtout sa

physionomie éclairée par une vive intelligence, dénotaient un caractère peu commun.

—Je le reverrai, se disait-il, comme on met au bas d'un feuilleton :
à continuer.

Edouard faisait aussi ses réflexions :

—Me voilà tranquille...M. de Montigny...je ne pouvais mieux rencontrer...\$400 ! ceux qui ont perdu la somme doivent avoir du chagrin...moi aussi j'avais de la peine...Singulier effet de ma trau-
vaille, je ne souffre plus autant...mais je ne suis pas à mon aise, non ! Que devenir ? C'est le cas de penser que je suis à la grâce de Dieu ! " Quel est votre nom ? "...André Dubois.. ça m'est venu sans effort, parce que je ne voulais pas dire qui je suis. Il va découvrir le propriétaire de l'argent ; ils m'écriront ; ils m'enverront "une récompense honnête"...j'aime bien mieux garder pour moi tout le mérite de mon action !...Ce n'est pas pour toucher une récompense honnête que j'ai livré le magot..." Où demeurez-vous ? "...à Sainte-Philomène ! André Dubois ! je m'en félicite. Si je pars pour les Etats-Unis, je ferai savoir à M. le recorder que mon adresse est changée. J'irai aux Etats-Unis...chercher de l'emploi...car je le veux... par exemple. Montréal, nix ! tu ne me tenteras plus...Des protections...J'en ai des protecteurs— ce sont mes dix doigts, ma mémoire, ma petite expérience, ma bonne volonté, mon amour du travail, ma santé, ma jeunesse, moi-même enfin !...Il avait l'air de me dire : " Je vous reverrai " en me quittant, et il me serrait la main avec chaleur. Brave homme...je sais que j'ai bien fait...il le comprend. Tu peux croire que je t'écrirai des Etats-Unis !

Dans l'incohérence de ses pensées, le pauvre garçon laissait jaillir toute son âme. Qui de nous est étranger à ces situations pénibles où le désappointement, un malheur, une secousse quelconque, plongent brusquement notre existence et la contractent en quelques heures de durée ? Plus tôt ou plus tard, nous y arrivons, c'est la loi suprême, l'inévitable. Heureux celui qui commence jeune cet apprentissage de la vie ; il se trempe pour des jours plus douloureux encore et qui l'anéantiraient s'il n'était déjà initié aux tourments de " la lutte pour la vie," cette chose ignorée des enfants et de quelques hommes qui ne comptent pas dans le monde.

Je suppose que, par une permission de Dieu, vous puissiez lire dans le cerveau de deux individus dont l'un a été choyé et protégé dès le berceau, et l'autre laissé à lui-même, sans secours, abandonné— mais tous deux arrivés à un moment de crise, ayant à combattre la ruine financière, une douleur morale, des injustices, des persécutions, ce que vous voudrez imaginer. Rien ne se ressemble moins

que ces deux hommes en pareil cas. L'un est froidement calculateur, cherchant une combinaison pour sortir d'embarras et soutenir son courage ; il porte pavillon haut, c'est l'ancien abandonné. L'autre est fiévreux, ne sait où donner de la tête, il s'amollit et sa contenance dénote le vaincu du sort.

Je vous le dis, jeunes lecteurs, il est bon le pain noir que l'on mange le premier, car il donne des forces incalculables. La vache enragée, cette première nourriture de presque tous les grands hommes, n'est point à mépriser. Sachez-le d'avance, afin de ne pas apprendre cette vérité trop tard. Tenez ! à mon âge, j'éprouve des colères sourdes lorsque j'entends la jeunesse que l'on porte sur la main, que l'on entoure de soins comme des petits agneaux, se plaindre des misères de la vie et se déclarer malheureuse pour des vétilles dont nous ne faisons aucun cas lorsque j'avais vingt ans ! Vous exigez du pain blanc tout de suite, avant que de l'avoir gagné ! mais que ferez-vous à cinquante ans, après un revers, s'il vous faut alors modifier vos goûts, tomber dans la privation ou le stricte nécessaire ? vous crèverez de faim, de dépit et de sottise. Le temps de la jeunesse est celui de la gaité, précisément pour nous permettre de surmonter les obstacles des débuts, nous aguerrir, nous apprendre à mépriser les déboires et à ne jamais douter de nous-mêmes. Riez, riez toujours, mais frappez dur et déblayez la voie devant vous ; c'est la meilleure manière d'aboutir à quelque chose de désirable ; or vous avez chacun votre désir : ce n'est pas moi ni un autre qui fera la besogne pour vos beaux yeux.

Edouard Godin était de ceux qui saisissent instinctivement le côté avantageux de cette philosophie—peut-être parce que étant seul au monde et doué de qualités solides, il concentrait en lui-même tous les moyens d'action qu'un jeune homme éparpille d'ordinaire dans son entourage de parents et d'amis.

Toutes les occupations lui convenaient, en attendant mieux. Rentré dans Sainte-Anne, son village natal, le lendemain de sa fameuse visite à Montréal, il s'engagea chez un corroyeur pour se procurer de quoi vivre, espérant recevoir bientôt des nouvelles favorables des Etats-Unis. Dix semaines s'écoulèrent sans changer la situation. Enfin une lettre de Montréal lui apprit que la maison Ramasse et compagnie lui offrait vingt piastres par mois, à partir du premier janvier, pour tenir le comptoir, section de la bonneterie. Adolphe n'avait pas oublié son ancien camarade.

Pour tout autre que notre héros, cette proposition eût été une lueur d'espérance, un point rayonnant sur l'horizon. Pour lui, ce fut un flamboyement.

Deux cent quarante piastres par année et tenir les rayons aux tricots, platitude ! Mais entrer dans l'établissement, se former vite et bien à la besogne, se faire connaître, monter en grade, enjamber tous les degrés de l'échelle du commerce, arriver, arriver ! en haut, là-bas, où il y a si peu d'élus, ah ! j'ai trouvé ma place au soleil et, une fois sur ces hauteurs, que m'importent les deux ou trois cents piastres des débuts, les rayons de tricots et le reste !...

Belle exaltation, venant d'un noble cœur et d'un enfant courageux.

La veille du jour de l'an il descendait de voiture, à Montréal, et allait de suite reconnaître la localisation du magasin Ramasse et compagnie, mais il se garda bien de se présenter à ses chefs, vu que le lendemain était un jour mille fois plus propice à une semblable démarche.

Après une longue promenade, il se coucha, dormit bien, fit des rêves d'or, et se réveilla maire de Montréal, ou à peu près.

Le disque du soleil posé dans le ciel bleu, la neige étincelante et criant sous les pieds des promeneurs, un froid qui pince les oreilles et ravive les poumons, telle était cette matinée du jour de l'an, à l'heure où notre futur nabab se dirigeait vers l'église de Notre-Dame pour entendre la messe. La foule envahissait la Place d'Armes.

Il eut un serrement de cœur en apercevant le monde qui s'abordait, le sourire aux lèvres, se souhaitant la bonne année et, bras dessus bras dessous, montait le grand perron pour aller disparaître sous le portique.

Lui seul ne connaissait personne, n'était salué de personne. Ah ! quelle différence avec son village où les paroissiens ne formaient qu'une famille pour ainsi dire.

Par bonheur, ces réflexions pénibles s'envolèrent aux premières notes du *Kyrie*, ou plutôt elles se transformèrent naturellement en prière.

Le prédicateur prodigua les avis et l'expression des vœux qu'il formait pour le bonheur de ses ouailles. Lorsqu'il dit : " Ce jour est un commencement ; que chacun de vous entre dans une carrière nouvelle ; dépouillez le vieil homme ; mettez-vous à l'œuvre pour faire le bien, accomplir vos devoirs et tâcher de mériter la récompense promise aux gens de bonne volonté, " il sembla à notre jeune prétendant que cette phrase était préparée à son intention, et il leva les yeux pour remercier celui qui parlait.

Les accolades, les poignées de mains, les paroles amicales, les salutations chaleureuses se renouvelèrent à la sortie du temple.

Cette fois Edouard était plus ferme ; il se sentait presque heureux du bonheur des autres. Quelqu'un passa près de lui en disant " Bonjour ! " quelqu'un qui se trompait de figure, mais qu'importe ? cela lui rendit la gaîté. Un autre coupa son chemin et lui lança un " Pardon ! " très expressif, accompagné d'un sourire aimable. Il n'en fallait pas davantage pour tout remettre en place dans ses sentiments, et lorsque le son des cloches de l'Angélus du midi vibra dans l'air limpide de cette belle journée, il se retourna comme pour épancher son cœur et mêler sa joie à celle des passants.

Était-ce de l'instinct ou une pure coïncidence ! devant lui se trouvait un homme de haute taille qui, sans hésiter, lui tendit la main.

— C'est donc vous, monsieur Dubois ! On ne vous rencontre pas facilement, je vous la souhaite prospère et heureuse.

— Et moi de même, monsieur de Montigny. Je suis arrivé d'hier soir seulement.

— Vous n'avez pas répondu à ma lettre.

— C'est vrai, mais il n'y avait rien à dire, après tout.

Edouard prononça ces mots à tout risque.

— Du moment où vous vous proposiez de venir à Montréal, c'était la meilleure réponse.

Bon ! se dit notre habitant de " Sainte-Philomène, " je vois venir la récompense honnête. La lettre en question attend à Sainte-Philomène. C'est tout à fait dans son rôle.

Alors, ne voulant pas être en reste de politesse, il ajouta :

— Soyez certain que j'irai vous voir.

— Où demeurez-vous ?

— Je ne sais pas encore, vu que je n'entrerai en place que demain et.....

— En place, chez qui ?

— Ramasse et compagnie.

— Ah ! commis-marchand ? Que faisiez-vous en septembre lorsque vous m'avez rencontré ?

— Je cherchais de l'emploi, et n'en trouvant point, je retournais à mon village.

Ceci avait lieu de paraître étrange au magistrat à cause de la circonstance des quatre cents piastres. Il fit rapidement l'observation que son interlocuteur ne devait pas être un garçon banal et valait la peine que l'on se dérangeât pour lui. Le moyen de parvenir à ce but était de lui faire raconter son histoire. en maintenant la conversation sur son sujet. Au bout d'un quart d'heure il savait à quoi s'en tenir. Puis, s'arrêtant vis-à-vis une résidence somptueuse :

—Voici, dit-il, l'endroit où nous allons, car vous entrerez avec moi.

Edouard fut si troublé qu'il se laissa conduire jusqu'à une salle qui servait de fumoir, ne remarqua rien, ne comprit pas davantage, sinon que les souhaits de bonne année qui se croisaient dans l'escalier, le corridor et le salon, où il y avait plusieurs personnes réunies, ne pouvaient s'adresser à lui.

Où était-il ? Chez monsieur de Montigny probablement. En tous cas, l'intérieur de la maison ne démentait pas l'extérieur.

La voix de M. de Montigny se fit entendre de nouveau en même temps qu'un personnage d'une soixantaine d'années entra dans la chambre.

—Oui, tenez, le voilà.

Edouard fit son plus respectueux salut.

—Ah ! c'est lui, j'en suis bien aise. Regardez-moi, mon garçon.

Le bourgeois avait bonne figure ; il paraissait affectueux et jovial. Sur l'invitation qui lui était faite, Edouard leva la tête, et, par un brusque mouvement de la pensée, il dit :

—Etes-vous monsieur Ramasse ?

Le magistrat se mit à rire. Le bourgeois rit par imitation, tout en faisant un geste interrogatif.

—Je vais vous expliquer pourquoi, mon cher monsieur Godin, il est venu à Montréal.....

La phrase fut interrompue par l'attitude d'Edouard ; car à mesure qu'il examinait l'étranger un vague souvenir se développait dans son être, et il allait poser une seconde question lorsque ces mots : "mon cher monsieur Godin" le frappèrent comme un choc électrique. Il joignit les mains, poussa du fond de sa poitrine un ah ! prolongé et se laissa choir sur un fauteuil.

Jugez du spectacle. C'était à qui des deux hommes courrait chercher de l'eau, du secours, quelque chose enfin.

En moins de cinq secondes tout était passé : Edouard repoussait le verre que lui tendait le magistrat, et, se tournant du côté du bourgeois, il disait, d'un accent brisé par l'émotion :

—Vous êtes mon oncle !

Les deux hommes se regardèrent ébahis.

—Oui, je vous ai reconnu tout d'abord, sans trop savoir. Vous êtes Joseph Godin, mon père était Alexandre, moi je suis Edouard.

—Et votre mère est Julienne Falardeau ?

—C'était son nom

—Oh ! je comprends, cela m'explique.....

—Mais non ! reprit le magistrat, il ne s'explique pas, puisqu'il m'a dit se nommer André Dubois.....

—C'est vrai !

—Je vais vous dire, Messieurs, c'est l'affaire des quatre cents piastres— je ne voulais pas qu'on m'en parlât : j'ai donné un faux nom.

—Comment, comment ! c'est incroyable, a-t-on idée d'une pareille maladresse !

— Je croyais avoir bien fait, et je ne l'ai jamais regretté.

—Ne dirait-on pas qu'il a commis un crime !

Et les deux hommes éclatèrent de rire avec d'autant plus d'entrain qu'ils venaient presque de pleurer.

—C'est moi, mon cher garçon, qui avais perdu l'argent, et sais-tu pourquoi cet accident m'est arrivé ? parce que la Providence voulait t'amener à moi, ou plutôt moi à toi. Reste avec nous ; tu as du talent, je te fournirai l'occasion de le faire valoir, c'est ma manière de te gratifier d'une récompense honnête... Femme, femme ! viens donc voir ce qui se passe ici.....

BENJAMIN SULTE.



ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE

Une nouvelle édition d'ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE vient de prendre place au sein de nos publications nationales. A cette occasion, qu'on me permette quelques lignes sur le mérite de cet ouvrage.

Deux fonctions relèvent de celui qui écrit sur un livre : ou bien, il veut le juger par une étude minutieuse et approfondie, ou bien il veut le faire connaître. Je ne saurais sans témérité tenter de remplir la première de ces fonctions, car j'ai conscience de mon incompétence en cette matière ; c'est la seconde seule qui fait l'objet de ce que j'ai intitulé *ETUDE*, et pour parvenir à mon but, pour faire voir la valeur et ressortir les beautés de l'œuvre de M. Albert Thomas, il suffira. je l'espère, d'un résumé succinct et rapide, accompagné de quelques remarques sur les détails de l'exécution.

Albert, jeune orphelin de douze ans, est recueilli par un riche médecin anglais qui, l'ayant adopté pour son fils, l'entoure bientôt d'une affection toute bienveillante. Notre héros pourtant est catholique et M. Stephens est protestant. Cette diversité d'opinions religieuses met entré la reconnaissance du fils adopté et la bonté du père adoptif un obstacle que ce dernier tente vainement de franchir.

L'enfant devenu jeune homme s'est confirmé dans cette religion que lui a léguée sa bonne mère, "cette religion dans laquelle il a appris à connaître et à aimer Dieu." Les huit années qu'il a consacrées à ses études classiques lui en ont fait approfondir la science toute divine et toute admirable ; et, revenu dans la famille de son protecteur, il possède avec une conviction plus ferme encore cette foi chrétienne et inébranlable qu'il a puisée dans la prière et la méditation.

M. Stephens croit cependant qu'il lui sera facile de "détruire ce qu'il appelle des erreurs et des folies", et pour y parvenir, il provoque devant Albert des discussions auxquelles ce dernier craint toujours de se mêler, par respect pour ses parents adoptifs ; mais

lorsque son père lui commande au nom de son autorité de répondre aux questions qu'on lui pose, lorsqu'il se voit contraint de combattre, ses paroles sages et ses preuves habiles confondent les ministres des sectes ennemies. Se sert-on de la Bible ? C'est par elle qu'il les condamne. En appelle-t-on à la raison ? s'appuie-t-on sur ses lois ? Il sait encore leur imposer silence en s'armant lui-même de la raison.

Mais M. Stephens, blessé de la défaite de ses ministres et impuissant à faire abandonner à son fils un dogme qu'il croit pernicieux, emploie jusqu'aux menaces pour y réussir : "Albert, lui dit-il un jour, tu devras renoncer à tes erreurs, à tes superstitions, si tu veux conserver l'amitié que j'ai pour toi, si tu veux rester sous ce toit qui t'a abrité depuis ton enfance".

Telles sont les épreuves que l'orphelin déploie sans pouvoir les surmonter.

Ce sujet, quoique déjà vaste par lui-même, ne suffisait pas à l'auteur pour compléter son œuvre. Il faut dans tout écrit de ce genre des scènes et des tableaux émouvants dont la succession ne languisse point. Aussi le héros de M. Thomas est lancé dans une suite d'aventures "où il lui faudra, non seulement défendre sa foi, mais aussi sa vie contre des ennemis cruels et puissants".

Ici, au chapitre VIII, commence le roman à sensation, car la partie qui précède a été plutôt consacrée à la polémique et aux discussions religieuses. Ces dernières toutefois ne sont pas encore terminées, et elles se retrouvent dans les pérégrinations d'Albert, aux chapitres X et XIV.

M. Stephens pour compléter l'éducation de son fils adoptif l'attache à une expédition scientifique qui doit parcourir les immenses domaines de l'Ouest.

Albert, par obéissance, quitte donc de nouveau les personnes et les lieux qui lui sont si chers.

Cette expédition dont il est le secrétaire, quoique protégée par une troupe nombreuse et bien armée, est l'objet de continuelles tracasseries de la part des sauvages, seuls habitants des contrées désertes qu'elle parcourt. Maintes fois, par sa prudence, Albert est le sauveur de la caravane ; maintes fois le capitaine et le commandant lui doivent la vie.

Pendant ce voyage, dont le récit, sans s'accrocher aux détails inutiles, fait le sujet de onze chapitres entiers, à quels dangers notre héros n'échappe-t-il pas ? Il rencontre les périls les plus imminents ; il est attaché au poteau du supplice ; la flamme est prête à le dévorer, le fer rouge est sur sa poitrine et le tomahawk

de l'Indien sur sa tête..... Mais sans cesse confiant dans la Providence, toujours l'heure qui semble sonner pour sa torture est celle de sa délivrance. Non seulement il se soustrait à toutes les horreurs auxquelles il est exposé, mais Dieu lui fait retrouver son père, son véritable père qu'il n'avait point connu et qu'il n'espérait plus connaître.

Mais durant son absence, de grands malheurs ont jeté la tristesse dans la demeure de M. Stephens dont la fortune a sombré dans une crise financière, et le vieillard, courbé sous le poids d'un chagrin insurmontable, vient d'apprendre que son fils a péri entre les mains des tribus indiennes. On le conçoit, avec Albert qui revient, le bonheur rentre dans cette famille dont la vie n'était plus qu'un deuil inconsolable. Le véritable père de l'orphelin protégé, possesseur d'une fortune de cinq millions, partage aussitôt son or avec ceux qui l'ont remplacé auprès de son enfant.

Tel est le sujet de l'ORPHELIN CATHOLIQUE.

Il serait faux cependant de dire que ce résumé est complet, car outre cette partie qui s'adresse à l'imagination dont je viens de donner une idée, il y a aussi la partie où se déroule l'intrigue amoureuse. Voici en quelques mots ce qui en fait le sujet :

A l'époque où M. Stephens adopte le héros pour son fils, il est père d'une petite fille de huit ans, avec qui l'orphelin est bientôt lié par une affection sans bornes : " Une tendre amitié n'avait cessé de régner entre Albert et Eva, et cette amitié, à laquelle s'était joint un respect réciproque, avait grandi avec eux. Jamais frère ne fut plus tendre pour sa sœur, jamais sœur ne fut plus aimante pour son frère. "

Ces sentiments naïfs de l'enfance devaient bientôt subir la transformation que l'âge apporte dans tous les cœurs, et de là pour M. Thomas une source féconde d'où il sait tirer des passages remplis d'émotion et d'invincible attrait.

Notre héros dans ses amours encore doit surmonter des épreuves et des contrariétés de toutes sortes. Il a d'abord un adversaire dans la personne d'un jeune Smith, et de plus, M. Stevens ne consentira jamais à l'union d'un catholique romain avec sa fille, car en lui, la haine du protestant l'emporte sur l'amour du père.

Mais pendant l'absence d'Albert, de grands changements s'opèrent dans l'esprit et le cœur de cet homme charitable. Les nouvelles qu'il apprend de la bravoure de son fils, le récit des périls fréquents que ce dernier traverse, et enfin le triste et terrible rapport de sa captivité et de sa mort probable, font regretter amèrement au vieillard d'avoir laissé partir l'orphelin pour des contrées semées d'embûches

et de cruels ennemis ; et lorsque cet enfant revient, dans la joie de le revoir et n'obéissant qu'à son seul désir de le rendre heureux, il permet une union si longtemps désirée. Le jeune Smith, qui n'était qu'un fourbe, est chassé honteusement de la famille qu'il a même tenté de déshonorer, et le père protestant, de fanatique qu'il était, ouvre enfin les yeux à la lumière si éclatante et si pure de notre sainte religion.

Quelques remarques, comme je l'ai dit, termineront cette étude.

Dès le début du livre, nous trouvons l'assurance de ne point rencontrer dans la suite ni l'orgueil, ni l'amour-propre dont trop souvent se pare l'écrivain moderne : " Le lecteur instruit verra que ce " livre a été écrit par un ouvrier plus habile à manier l'outil que la " plume. " Telles sont de ces paroles qui rehaussent le mérite d'une œuvre, en nous montrant les difficultés que l'auteur a inévitablement rencontrées dans sa production. Tout entier aux soins de sa famille, luttant contre les besoins d'une existence qu'il arrose d'un labeur fatigant, cet ouvrier, malgré tout, s'est imposé une tâche qui nous semblerait trop lourde s'il ne l'avait accomplie. Le soir, essuyant sur son front les sueurs de la journée, oubliant qu'il venait à peine de quitter l'atelier, il reprenait un travail pour lui plus rude et plus aride encore. Un sentiment seul, plus fort que la nature demandant du repos, le guidait ; ce sentiment, auquel il donnait toute son énergie, c'était son amour pour le Christ et pour sa doctrine.

Quant à l'œuvre elle-même, elle prendra place au rang des meilleurs écrits polémiques, car c'est dans la discussion que l'auteur excelle.

Dans le récit, simple, enjoué, il nous entraîne agréablement à sa suite ; dans la discussion, sérieux, convaincu, logique, il nous force d'accepter ses arguments. Il ne marche plus avec nous, il s'élève, il vole dans les régions de l'infini, du vrai et du beau. On ne peut lire ce volume sans se sentir transporté par un grand amour pour tout ce qui a rapport à notre sainte religion, sans se convaincre davantage de la vérité et de la beauté de nos dogmes, et je n'ai nul doute que ce livre n'ait converti un grand nombre des incroyants et des indifférents entre les mains desquels il est tombé.

Partout on remarque une profonde connaissance des saintes Ecritures et de la théologie ; et une réflexion qui me semble bien juste, c'est que M. Thomas a dû se rencontrer fréquemment au sein de discussions religieuses pour connaître si bien les affirmations et les erreurs du protestantisme.

De plus, l'ouvrage est fécond en tableaux émouvants et pleins de

grandeur. J'aurais voulu en marquer quelques-uns, n'était cette étude déjà trop longue, et je n'abuserai pas davantage de la patience du lecteur.

Le style, il faut bien l'avouer, n'est point sans défauts. M. Thomas semble parfois l'avoir négligé quelque peu pour donner toute son attention à la pensée. Cependant, il s'y trouve des passages de la plus belle littérature, et ils sont nombreux.

Cet ouvrage sous tous les rapports mérite donc une seconde fois les faveurs du public et il peut devenir une arme puissante entre les mains des catholiques qui sont souvent aux prises avec les ennemis de leur religion.

Mon but principal, je l'ai dit en commençant, est de faire connaître ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE ; j'ai aussi un autre objet, qui est d'encourager la jeunesse à ne point se courber devant les obstacles qu'elle rencontre, en lui mettant sous les yeux l'œuvre d'un auteur ouvrier qui lui-même a surmonté toutes les difficultés.

L'exemple d'un homme qui a produit deux ouvrages comme celui que nous venons de résumer, en ne consacrant à la littérature que ses loisirs ou les heures dérobées à son sommeil, doit être une grande leçon pour la plume novice qui a devant elle toute une existence, et le conseil que nous donne l'expérience de M. Thomas est qu'il faut employer toutes les minutes sans jamais compter si elles seront nombreuses.

En souhaitant la bienvenue à la seconde édition d'ALBERT OU L'ORPHELIN CATHOLIQUE, exprimons notre espoir que ce ne sera point le dernier écrit de M. Alphonse Thomas que nous verrons figurer dans nos bibliothèques nationales.

Trois-Rivières, 1er novembre 1893.

I. I. PELLERIN.

CHRONIQUE DU MOIS

En politique, a-t-on dit et répété avec raison, c'est souvent l'inattendu qui arrive. Après avoir obtenu aux dernières élections un succès inespéré, après avoir réuni au delà de toute attente dans cette délicate réception des officiers de la marine russe, M. Dupuy, le président du conseil des ministres de France, aurait pu croire son administration affermie, et, de fait, on pensait généralement que cette coïncidence d'événements heureux présageait à son cabinet une plus longue existence que celle de ses prédécesseurs. C'était trop compter sans le caractère brouillon et remuant des républicains.

Le ministère Dupuy a été balayé par une majorité radicale conduite à l'assaut par M. Peytral, ministre des finances. C'est le sort qui attend tous les caractères irrésolus s'efforçant comme M. Dupuy, de contenter tout le monde et ne satisfaisant jamais personne. Ce ministre, comme bien d'autres avant lui, a voulu essayer d'amadouer les radicaux en continuant contre l'Eglise et le clergé la persécution, les tracasseries et les vilénies, en maintenant et en faisant exécuter les mesures iniques qui ont pour but de déchristianiser la France. Il se croyait bien sûr de l'appui des radicaux ; mais il ne savait donc pas, le malheureux, que le radicalisme ne s'arrête pas en chemin, qu'il supporte impatiemment les idées opportunistes et qu'il ne tolérera au pouvoir que ceux qui le suivront jusqu'au bout ou plutôt jusqu'au fond de la réalisation complète de son programme ?

M. Dupuy a été bien naïf en croyant pouvoir distinguer entre le radicalisme et le socialisme. Tout en caressant le premier, il a cru pouvoir déclarer la guerre au second. C'est ce qu'il a fait assez nettement, reconnaissons-le, dans son discours à la chambre des députés ; mais il a rencontré devant lui une armée plus formidable qu'il ne s'y attendait. Là où il croyait ne trouver que des anticléricaux qui lui sauraient gré de son attitude hostile envers la religion, il a trouvé des partisans de la *nationalisation*, du collectivisme sous une forme plus une moins déguisée. Après avoir contribué à battre en brèche le plus solide rempart de la société, la religion, M. Dupuy, arrivé au pouvoir, aurait bien voulu s'arrêter ; mais ceux qui l'avaient suivi dans sa néfaste campagne anti-catholique, plus logiques que lui et n'ayant pas les mêmes raisons de se trouver satis-

faits, n'entendent s'arrêter qu'après avoir démolé tous les autres remparts : la propriété, les lois de l'honneur et jusqu'au patriotisme que leurs journaux et leurs orateurs ne cessent d'attaquer avec furie. Et si jamais les radicaux arrivent à leurs fins et veulent, eux-aussi, s'arrêter, leurs alliés d'aujourd'hui, les anarchistes, les jetteront à à bas, à leur tour, et, réalisant enfin l'idée qu'ils ont commencé à implanter par le sang et la terreur, ils aboliront toute forme de gouvernement.

M. Dupuy est donc tombé, comme tomberont tous ceux qui, tout en pactisant avec la Révolution, essaient d'endiguer le torrent révolutionnaire avec des demi-mesures.

Un socialiste, M. Jaurès, a posé carrément la question en faisant porter aux opportunistes du jour toute la responsabilité qui leur incombe.

“ Eh bien vous, leur a-t-il dit, vous avez interrompu la vieille chanson, qui berçait la misère humaine, et la misère humaine s'est réveillée avec des cris ; elle s'est dressée devant vous, et vous demande sa place, sa large place au soleil. ”

“ Oui, répond à cela un des meilleurs écrivains français, elle a été interrompue, la vieille chanson “ qui berçait la misère humaine, ” en disant aux malheureux que la souffrance d'ici-bas, supportée avec une chrétienne résignation, aura, là haut, pour récompense des jouissances infinies. Oui, elle a été interrompue, la vieille chanson qui montrait le pauvre assis à la droite de Dieu le Père, sur les nuées ! Et qu'est-ce qui la remplace aujourd'hui, cette vieille chanson ? Un concert de cris de révoltes, de réclamations impérieuses, sinistre fanfare qui sonne, en quelque sorte, l'hallali de l'ancienne société.

“ Voilà le nouveau refrain que vient de faire entendre un des *leaders* du parti socialiste. Avez plein de leçons et dont ceux qui gouvernent notre chère patrie devraient bien profiter, s'ils ne veulent pas être emportés par le flot montant des exigences populaires.

“ Il y a un remède à cet état de choses. Mais le remède, on hésite à l'accepter, ou il faudrait renier tout ce que l'on a affirmé depuis vingt ans ; il faudrait brûler tout ce qu'on adorait : reconnaître les droits du père de famille dans l'éducation, ramener les armées dans les temples, et replacer les crucifix dans les écoles. Voilà pourtant le remède : M. Jaurès n'a pas craint de l'avouer. Certes il est plein d'amertume ; mais c'est encore le seul qui ait quelque efficacité et il, faudra bien revenir à la *vieille chanson* dont les accents, pleins de douceur, berçaient la misère humaine. ”

* * *

La démission du ministère ayant été acceptée par le président, on songea d'abord à le ressusciter en éliminant de sa composition l'élément radical. On dut bientôt y renoncer : le replâtrage n'aurait pas duré vingt-quatre heures.

On songea alors à M. Develle entouré de quelques membres de l'ancien cabinet et de nouveaux ministres d'opinions modérées ; cela n'aboutit pas. On mit en avant M. Spuller, un des opportunistes pur sang de la chambre. M. Spuller ne put réussir à recruter son personnel. Pendant tout ce temps M. Carnot craignant surtout l'événement de M. Constans, avait exercé la plus forte pression sur M. Casimir Périer, le président de la chambre des députés, pour lui faire accepter la succession Dupuy. M. Périer s'en défendait avec énergie ; mais le président tint bon et, pour faire échec aux radicaux qui poussaient avec ardeur M. Bisson, le président de la chambre accepta la délicate et difficile mission de former un ministère. Il y a bien des réserves à faire sur la composition de ce cabinet ; ainsi, M. Raynal a été trop mêlé aux affaires de Panama pour avoir l'autorité qu'il faut à un ministre de l'intérieur, et M. Spuller ministre de l'instruction publique est, sur la question des écoles, un adepte de Jules Ferry. Mais, comme tout est relatif en ce monde, en présence des énergumènes et des outranciers de l'extrême gauche, ce ministère peut être considéré comme étant composé d'éléments modérés. Il est aussi plus homogène que celui qui l'a précédé.

C'est le trente-deuxième ministère que la France se donne depuis 1870, ce qui fait pour chacun une durée moyenne de moins de neuf mois ! Celui-ci durera-t-il plus que les autres ?

Il vient d'avoir un début tragique qui influera nécessairement sur sa politique. Le samedi 9 décembre, pendant la séance de la chambre, un anarchiste placé dans une des tribunes réservées au public a lancé une bombe de dynamite qui a éclaté avec un fracas épouvantable et dont les éclats ont été lancés dans toutes les directions. Plusieurs députés ont été blessés, parmi lesquels l'abbé Lemire, représentant d'Hazebrouck (Nord), le comte de Lanjuinais, député monarchiste du Morbihan, etc.

Plusieurs spectateurs ont été également atteints par les projectiles et l'on a compté une soixantaine de personnes blessées. L'auteur de cet attentat, un nommé Vaillant, blessé lui-même à la jambe, a été arrêté. Il se vante de son exploit et il a déclaré cyniquement au juge d'instruction que, si on le remettait en liberté, il recommencerait bientôt la guerre sans merci à la société.

M. de Montfort, député monarchiste, est monté aussitôt à la tribune et a continué la discussion en cours au moment de l'explosion, montrant ainsi que la brave nation française ne se laisse pas intimider par les misérables qui préparent et exécutent de pareils crimes.

M. Casimir Périer, président du conseil des ministres, a déclaré qu'il ne voulait pas interrompre les travaux de la chambre, mais qu'il se croyait obligé de lui donner l'assurance que le gouvernement ferait son devoir.

M. Dupuy, qui a succédé à M. Périer à la présidence de la chambre, a montré, en cette circonstance, beaucoup de sang-froid et de courage.

Si le nouveau premier ministre est ferme comme il l'a promis, cet infâme attentat aura infailliblement pour résultat de consolider son ministère. La majorité républicaine modérée, hésitante jusque-là, n'avait donné sur l'amnistie et l'élection du président de la chambre qu'une très maigre majorité. La bombe de Vaillant a modifié cette attitude. Pendant la semaine qui a suivi, la chambre a adopté par des majorités écrasantes une série de quatre projets de loi dirigés contre les anarchistes. L'un de ses projets modifie la loi sur la presse par l'introduction de peines sévères contre l'incitation au crime. Un autre est dirigé contre les associations criminelles. Le troisième est un projet de loi sur les matières explosives ; enfin la quatrième est une demande de crédit de 800,000 francs pour les dépenses de police. Le nouveau ministère avait fait de l'adoption immédiate de ces projets de loi une question de confiance ; il a obtenu une victoire complète ; ainsi le projet de loi contre les associations anarchistes a été voté par 464 voix contre 39.

Il y avait longtemps qu'aucun ministère français ne trouvait plus à la chambre une majorité aussi solide pour appuyer sa politique. Espérons que les républicains modérés auront compris enfin qu'ils sont maîtres de la situation et qu'il leur suffit d'agir avec ensemble pour réduire à néant l'opposition radicale et l'opposition socialiste.

Puissent-ils reconnaître aussi que le vrai, le seul remède est de reprendre la *vieille chanson* si imprudemment interrompue par ceux qui ont jadis jeté ce cri de guerre : le cléricalisme voilà l'ennemi !

Cette chanson interrompue, les socialistes l'ont reprise pour leur propre compte, mais ils en ont **changé** les paroles, témoin la chanson naïve que les ouvriers de Roubaix chantent en l'honneur de leur député M. Guesde et qui contient ce couplet :

Déjà au sein du parlement
Cette classe bourgeoise

Jette le cri de ralliement
 Pour lui chercher noise.
 Maintenant ils ont beau prier
 Le bon Dieu du miracle,
 Ils ne pourraient plus empêcher
 Le grand jour de débâcle.

M. Guesde a dit à Roubaix que le programme collectiviste sera réalisé d'ici à la fin du siècle. C'est le paradis rapproché, le paradis dans sept ans. Avec la *vieille chanson*, le pauvre chrétien attendait patiemment le paradis après la mort ; avec la nouvelle, aura-t-il seulement la patience d'attendre sept ans ?

* * *

“ Ni Dieu, ni maître ” : tel est le mot d'ordre des anarchistes, partout où ils sont ; car la France n'est pas seule à souffrir de ce fléau et le nouveau monde n'en est pas plus exempt que l'ancien. “ Par le sang et la terreur, ” tels sont leurs moyens d'action.

A la fin du mois dernier, deux attentats criminels se sont produits, l'un à Barcelone, l'autre à Marseille. Le premier a fait un grand nombre de victimes et a révélé un génie de destruction qui fait frémir. C'est au *Lyceo*, le plus grand théâtre de Barcelone, au milieu d'une société nombreuse et élégante que la bombe de l'assassin a éclaté, semant la mort et la terreur au sein de la population.

A Marseille, c'est contre le général Méthelin que l'attentat était dirigé. On a pénétré dans son hôtel et placé près des bureaux une bombe qui a causé de grands dégâts, mais, Dieu merci, n'a pas entraîné mort d'hommes.

Les anarchistes n'ont pas de patrie, comme ils se plaisent à le proclamer dans tous leurs discours. A Barcelone, par exemple, les Russes, les Français et les Italiens ont tour à tour exercé une grande influence dans le parti anarchiste, mais actuellement ce sont ces derniers qui y prédominent, et cela depuis plusieurs années déjà.

Barcelone avait non seulement ses journaux anarchistes, le *Productor* et la *Tramontana*, rédigés dans le style du *Père Peinard*, et leurs meetings où les discours les plus incendiaires étaient sans cesse vociférés ; ils avaient encore des cercles, dont les statuts étaient dûment légalisés par le gouverneur civil et comprenaient, outre une bibliothèque très abondamment pourvue de livres et surtout de brochures et de journaux anarchistes et socialistes, un vaste bar où les farouches démolisseurs de l'ordre social se procuraient des stimulants énergiques. C'est là qu'étaient préparées les

réunions et les conférences destinées à tenir éveillé et à réchauffer encore le zèle des prosélytes. C'est là que le lendemain de l'attentat du *Lyceo*, vers les deux heures du matin, un souper fraternel réunissait ces messieurs et ces dames de l'anarchie. Comme toujours, les femmes s'y sont montrées, dans leurs discours, les plus violentes.

Est-il étonnant, après une si incroyable connivence de l'autorité, que l'anarchie fasse des progrès rapides et se livre activement à "la propagande par le fait" ?

La société, à la fin de ce siècle, est donc bien malade et, de quel côté qu'on porte le regard, on ne rencontre que plaie morale, guerre entre classes, désespérance chez les uns, jouissance effrénée chez les autres. Certes, les combattants de l'armée du bien ne sont pas inactifs ; mais en dépit de leurs efforts, le tableau est en général bien sombre. Mais il faut avoir une foi robuste dans le triomphe de Dieu et dans la vérité, et ne pas désespérer.

* * *

En Italie, le cabinet Giolitti a dû se retirer devant un vote de blâme émané de la Chambre des députés.

La scène a été extrêmement violente. C'est un radical, M. Caverlotti, qui a dirigé l'attaque contre le premier ministre au sujet des scandales des banques de Rome. Il y a eu des coups de poing, une bagarre épouvantable et le langage parlementaire avait fait place aux injures les plus grossières.

"Vous en avez menti ; vous êtes un voleur," répétait-on autour de M. Gioletti. Enfin, ce tapage a fini comme dans les réunions publiques tumultueuses ; on a plongé la salle dans l'obscurité. Accueilli à la sortie par les huées de la foule, le premier ministre est allé remettre au roi Humbert la démission du cabinet.

M. Zanardelli, président de la chambre, reçut alors la mission de former un ministère ; mais il déclara qu'il ne se chargerait du pouvoir qu'à la condition d'une réduction de vingt millions sur le budget de la guerre et de dix millions sur celui de la marine.

Le chef de la triplique ne l'eût pas entendu de cette oreille ; aussi M. Zanardelli était-il impossible. Il a fallu, en désespoir de cause, en revenir à l'ancien ministre Crispi. Le programme du nouveau cabinet contient, entre autres choses, une augmentation de 10 pour 100 de l'impôt foncier et un impôt sur les maisons. Comme le pauvre peuple italien est déjà écrasé d'impôts et que la misère devient de plus en plus grande dans tout le pays, il est douteux que

ce ministère soit de longue durée. Le général Mocenni, le nouveau ministre de la guerre, a promis d'essayer d'économiser quinze millions de francs dans son département, sans réduire l'armée.

“Promettre d'essayer” n'est pas compromettant. La vérité est que déjà l'effectif de l'armée italienne n'est fort que sur le papier— et que, par raison d'économie, la moitié des hommes sont en congé. Le nouvel armement est loin d'être complet et un grand nombre de régiments sont encore armés de vieux fusils. On voit par là le résultat inévitable d'un retranchement de quinze millions sur le budget de l'armée.

Au sujet de l'attitude que prendrait le gouvernement si un conclave venait à être tenu prochainement, M. Crispi a déclaré que le gouvernement garderait la même attitude que lors du conclave dans lequel le pape Léon XIII a été nommé et garantirait à l'Eglise toute liberté et toute indépendance.

Nous ne savons quelle foi il faut ajouter à ces déclarations.

Le nouveau ministre, heureusement, pourra avoir plus d'un successeur avant que le sacré collège ait à élire un nouveau pape, si nous en jugeons par les nouvelles récentes reçues de la santé du Saint-Père. Au moment même où la presse du monde entier se faisait l'écho des bruits les plus alarmants à ce sujet, voilà que le télégraphe nous annonce que le pape a officié à Saint-Pierre, le dimanche 17 décembre, devant plus de quinze mille fidèles parmi lesquels on comptait un grand nombre de délégués des associations religieuses de la ville éternelle. Ces sociétés, après la messe d'actions de grâces, ont présenté une adresse au souverain Pontife, qui a fait lire la réponse par Mgr Radini. Sa Sainteté a rappelé le souvenir des glorieux protecteurs de l'Eglise dans l'ancienne Rome. “Aujourd'hui, a-t-il ajouté, on veut lui ravir sa couronne et s'opposer aux décrets de la Providence ; mais la parole donnée à Pierre n'est pas vaine.”

La dépêche ajoute que Léon XIII paraissait en bonne santé. Il a donné la bénédiction papale en traversant la foule, qui l'a acclamé avec le plus vif enthousiasme.

Dans le prochain consistoire que le souverain Pontife tiendra en janvier prochain, pour la fin de l'année jubilaire, il doit proclamer les deux cardinaux réservés *in petto* en 1892 : le P. Steintraber, de Bavière, appartenant à la compagnie de Jésus, et Mgr Perraud, évêque d'Autun, pour la France. On parle encore de l'élévation au cardinalat de Mgr Combes, évêque de Carthage, membre de l'épiscopat français, de Mgr Tausti, auditeur à la cour de Rome, italien de naissance, et de Mgr Doppellaner pour l'Autriche, choix parti-

culièrement agréable à l'empereur François-Joseph. Lorsque ces nominations seront faites, il y aura trente-quatre cardinaux étrangers contre trente-six italiens et le nombre des membres du sacré collège sera au complet, ce qui ne s'est pas vu depuis longtemps.

* * *

L'hiver s'annonce mal aux Etats-Unis pour la classe ouvrière. De tous côtés, on signale, dans les centres manufacturiers et dans les grandes villes, une foule de travailleurs sans ouvrage. Les statistiques sont désolantes. A New-York plus de 100,000 hommes ne peuvent trouver d'emploi et sont sur le pavé. Dans quinze corps de métiers qui occupaient 49,300 personnes, 26,159 ont été congédiées.

A Chicago, la position est plus triste encore. Un journal de cette ville dit que des milliers d'individus parcourent les rues, n'ayant plus de pain et d'argent, ne pouvant trouver de travail, et ne sachant où loger et où se nourrir. Nombre d'enfants ne peuvent aller aux écoles, parce qu'ils n'ont pas de vêtements convenables, et le commerce de détail a dû donner congé à une partie des employés.

125,000 ouvriers sont absolument dénués de tout. C'est une misère affreuse qui fait le plus pénible contraste avec la période si brillante de l'exposition, cause indirecte mais très facile à expliquer de cette détresse. En vue des grands travaux de la "Foire du monde" il est arrivé de toutes les parties des Etats-Unis, voire même de l'étranger, des quantités considérables d'ouvriers qui ont pu—au premier moment—être employés. Mais les constructions achevées, cette foule est restée en partie inoccupée, et les ressources, amassées dans la bonne fortune, ont bientôt disparu.

A Philadelphie, le nombre des ouvriers qui ne vivent qu'au moyen de l'aumône et avec l'assistance des établissements de charité atteint 50,000.

A Cincinnati, même situation dans une proportion également inquiétante.

La ville de Boston est aussi atteinte par la crise commerciale, mais dans des conditions qui heureusement sont moins graves.

Comme on le voit, les préoccupations sont grandes tant pour le gouvernement que pour les chefs d'industrie sur la manière dont on pourra alléger une aussi effroyable détresse.

* * *

"L'amiral Mello a effectué le blocus complet des ports de Rio de Janeiro et de Santos," dit une récente dépêche expédiée de Buenos-Ayres, sur les agissements de l'adversaire de Peixoto. En même

temps on annonce que l'amiral de Gama s'est joint à Mello, et qu'il a pris le commandement des navires de la flotte rebelle occupant la rade de Rio, tandis que Mello se prépare à aller au-devant du vaisseau de guerre acheté et équipé à New-York pour le compte de Peixoto.

Le *Nitheroy*, un des navires de cette flotte, est arrivé dans un des ports du Brésil, port dont on tait le nom, disent les dépêches, mais qu'on suppose être *Pernambuco*.

Voilà l'ensemble des nouvelles qui nous arrivent du Brésil. Elles ne semblent pas indiquer un progrès manifeste de la part de l'un ou l'autre des adversaires en présence. On brûle de ci de là beaucoup de poudre, mais les résultats sont en réalité assez insignifiants puisque jusqu'ici, il n'y a aucun avantage marqué depuis le commencement de l'insurrection. Les mesures vexatoires, disons même tyraniques de Peixoto, lui ont aliéné les sympathies des gouverneurs de certaines provinces. Cependant il tient la capitale, et ses troupes occupent encore de solides positions dont les canons de la flotte de Mello n'ont pas encore raison. On ne parle plus maintenant de restauration monarchique, quoique quelques novellistes aient signalé certaines sympathies françaises appuyées d'espèces sonnantes, ce dont nous serions extrêmement surpris, les capitaux en France étant de leur nature peu enclins à ce genre d'emploi.

Quelle sera la fin de cet interminable gâchis aussi préjudiciable aux intérêts du Brésil qu'à celui de la République Argentine dont le commerce est gravement atteint par la révolution intérieure et le déficit financier ?

La plupart de ces Etats de l'Amérique du Sud se trouvent dans une situation extrêmement précaire, écrasés qu'ils sont par des impôts qui couvrent malaisément les intérêts des emprunts contractés à l'étranger, à la merci d'exploiteurs éhontés que les intrigues et l'argent mettent au pouvoir pour enrichir, sans se préoccuper de l'avenir du pays et de sa prospérité.

C'est un malheureux gaspillage des dons de la nature, car ces contrées sont favorisées au point de vue des produits exotiques dont, avec quelque prudence et quelque économie, elles pourraient tirer de si larges bénéfices. Mais l'absence de toute sécurité, l'incertitude du lendemain causent un malaise général qui entrave depuis trop longtemps le développement de leurs richesses naturelles.

* * *

Le 27 novembre dernier, Montréal a éprouvé une émotion que l'on peut qualifier de désagréable, en sentant s'agiter la base sur

laquelle elle repose. Une oscillation assez forte suivie de deux autres moins sensibles s'est produite à 11 heures 52 minutes du matin dans toute la ville.

Il n'y a eu aucun désastre, aucun accident même léger, mais seulement sur quelques points une véritable panique, comme à l'hôtel de ville, au palais de justice, et dans certains grands établissements. Comme presque partout on supposait que la trépidation ressentie et le bruit entendu provenaient de la chute d'une maison voisine, chacun courait dans la rue pour se rendre compte du désastre supposé. Nombre de gens se sont ainsi rencontrés en quête d'une explication qu'ils étaient loin de soupçonner.

On a cru à une explosion de gaz, à un accident arrivé à la poudrière de l'île Sainte-Hélène. Ce n'est qu'à la réflexion qu'on a pensé à la possibilité d'un tremblement de terre. Rien cependant n'était plus vrai et d'ailleurs ce n'est pas la première fois qu'un pareil événement se produit ici.

Il paraît même que ces accidents sont assez fréquents. Sans remonter à 1663, où des modifications extrêmement importantes se manifestèrent dans une partie du Canada, au Saguenay notamment et sur le parcours du Saint-Laurent, par une suite de tremblements de terre qui se répétèrent pendant plus de cinq mois; sans parler d'autres commotions ressenties au dernier siècle, on a relevé depuis 1878 cinq ou six oscillations éprouvées à Montréal. La dernière date de 1890. Depuis lors le sol, si fréquemment remué de cette ville, était resté en un repos rassurant. Il s'agite de nouveau et l'on prétend même qu'il pourrait prochainement s'agiter encore.

C'est en effet une opinion assez accréditée que ces commotions viennent par une série de deux ou trois. Au point de vue scientifique rien ne confirme ou justifie cette opinion.

* * *

Le 7 décembre, la société *la France* a fait célébrer un service en l'honneur du maréchal de MacMahon.

La chapelle du Sacré-Cœur avait revêtu pour la circonstance ses tentures de deuil les plus riches; tout autour des galeries étaient disposées des draperies noires parsemées de larmes d'argent sur lesquelles on avait disposé des écussons ornés de drapeaux français et anglais cravatés de deuil; sur chaque colonne de riches écussons portaient les noms des batailles auxquelles a pris part le maréchal de MacMahon: Magenta, Malakoff, Balacklava, Innkerman, Alger, Constantine, etc.

Les tentures du catafalque étaient en rapport avec tout le reste, toutes bordées d'or avec des écussons et des emblèmes religieux alternés.

Après la cérémonie, M. l'abbé Colin a adressé une chaleureuse allocution, vibrante de patriotisme, qui a profondément ému l'assistance

Après avoir remercié la société *la France* qui avait songé à associer l'Eglise à ce grand deuil qui n'était pas seulement celui de la France, mais bien celui de toute l'Europe, il a prononcé un éloge entraînant du maréchal, qu'il a dépeint aux trois points de vue du citoyen, du capitaine et du chrétien.

Il a montré MacMahon citoyen esclave du devoir, président intègre de la République, refusant de pactiser avec l'héritier du trône qui voulait renverser la république établie.

Passant au capitaine, l'abbé Colin nous l'a montré au milieu des balles et des épreuves à Magenta, Malakoff et Sédan.

Enfin il a dépeint MacMahon chrétien, toujours et partout, et s'éteignant dans les consolations de la religion et l'espérance de la vie éternelle.

Enfin, dans sa péroraison, l'éloquent orateur a fait une pathétique invocation pour le repos de l'âme du grand maréchal.

L'abbé Colin a fait preuve d'une vigueur et d'une chaleur qui ont profondément touché les assistants.

M. le supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, est parti le 14 décembre pour New-York, où il doit s'embarquer sur *la Gascogne* aujourd'hui même à destination de l'Europe.

M. l'abbé Colin se rend en France pour l'élection du successeur du regretté M. Icard, supérieur général de la compagnie de Saint-Sulpice. Il a été désigné comme un des douze conseillers qui ont pour mission de procéder à cette élection. C'est un grand honneur dont à tous égards le supérieur du séminaire de Montréal est parfaitement digne et par sa haute science théologique et par ses vertus sacerdotales.

Nos vœux d'heureux voyage suivent M. l'abbé Colin, dans sa traversée, et M. de Foville, P. S. S., du grand séminaire, qui l'accompagne.

M. Colin doit se rendre à Rome où il fera sa visite règlementaire au collège canadien qui, comme on le sait, est sous sa juridiction. Il sera heureux de voir les progrès réalisés dans cette fondation, dont on reconnaît bien aujourd'hui l'utilité et qui rend les plus grands services à notre clergé.

LES BASTONNAIS ⁽¹⁾

LIVRE III

LA TEMPÊTE ÉCLATE.

(Suite.)

IV

AMOUR PRATIQUE.

Quand Zulma se trouva seule dans sa chambre, elle ouvrit la lettre de Cary Singleton. Elle remarqua qu'elle était humide et froissée dans sa main. Ce lui avait été une rude épreuve que d'attendre si longtemps avant de prendre connaissance de son contenu, mais, en compensation, elle sentait que cette missive l'avait soutenue et lui avait donné du courage dans le dialogue animé qu'elle avait eu avec Batoche.

“ Ce papier, se dit-elle, m'a portée à être brave. Je savais que celui qui a écrit ces lignes aurait exprimé les mêmes sentiments dans les mêmes circonstances. ”

La lettre était très brève et très simple. Elle était ainsi conçue :

Mademoiselle,

Je désirais vous dire un dernier mot d'adieu hier soir, mais je ne l'ai pas pu. Me voilà séparé de vous ; maintenant où irai-je ? Je ne puis le dire. L'avenir est inconnu. Puis-je vous demander cette faveur ? Si je tombe, voulez-vous garder un faible souvenir de moi ? Votre mémoire sera présente à ma pensée jusqu'au dernier moment. Votre amitié a été un rayon de lumière dans la sombre atmosphère de cette guerre.

Si je survis, ne nous rencontrerons-nous pas de nouveau ?

Votre dévoué serviteur,

CARY SINGLETON.

Quand Zulma eut lu la lettre une première fois, elle aplanit doucement sur son genou le papier froissé, renversa la tête sur le dossier de sa chaise et ferma les yeux. Après un intervalle d'au moins cinq minutes, elle se remit sur son séant et reprit le papier.

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1893, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

Cette fois, la joue était pâle, l'œil sec, et le grand front semblait accablé par le poids d'un souci naissant.

“ Cinq lignes.....quatre-vingt-quatre mots.....crayon.....papier arraché d'un portefeuille.....”

Ce furent les seuls mots qu'elle prononça : effet d'un calcul mental si naturel à son sexe. Mais plus rapidement que les mots, son regard parcourut de nouveau tout le contenu de la lettre, répondant à chaque point, suppléant au sens de chaque insinuation et complétant l'effet total par ses propres pensées et ses propres sentiments.

Il avait désiré lui parler hier soir, lorsqu'ils s'étaient séparés, dans la tempête de neige, à la porte d'entrée. Elle avait attendu ce mot d'adieu. Ce devait être la résultante de la soirée, la cristallisation de tous les sentiments encore indéfinis et inexprimés, qui s'étaient échangés entre eux.

S'il n'avait pas parlé, soit émotion, timidité, ou toute autre cause, elle aurait parlé la première. La présence de Pauline n'aurait pas été un obstacle : celle de son père, pas davantage. Mais, au moment suprême, l'ombre de Batoche était tombée comme une moquerie du destin sur la porte éclairée. Le courant de leurs pensées avait été détourné dans une autre direction et l'occasion si propice avait été perdue.

Et maintenant, il était parti. Hélas ! il n'était que trop vrai de dire que ni lui ni elle ne savaient ce que l'avenir gardait en réserve pour eux.

Le soldat expose continuellement sa vie et les risques de mort sont dix fois plus grands pour lui que pour tout autre.

Quand il parlait de leur amitié et demandait un léger souvenir, son propre cœur, à elle, était le dictionnaire qui donnait la vraie signification aux mots qui paraissaient timides sur le papier. Zulma était trop brave pour se cacher à elle-même la véritable portée de ses sentiments, et elle n'aurait même pas craint de la confesser à quelque autre.

Dans son opinion, Cary devait être le dernier de tous à les ignorer. Dans d'autres circonstances, elle aurait préféré l'indéfini prolongé et les développements graduels qui sont peut-être les plus douces phases de l'avenir ; mais au milieu du danger, en présence de la mort, il ne pouvait y avoir d'hésitation ; et Zulma conclut sa longue méditation par deux résolutions pratiques. La première, répondre immédiatement à la lettre ; la seconde, trouver le moyen de revoir Cary dans le cours des hostilités.

Quand elle eut pris ces résolutions, ses traits reprirent leur séré-

nité habituelle ; sa belle tête se releva et reprit sa fière attitude et de ses lèvres sortit un son qui ressemblait beaucoup à un rire espiègle.

“ Je suis fâchée d'avoir offensé le vieux Batoche, murmura-t-elle, en pliant le papier qu'elle cacha dans son sein ; il aurait été précisément l'homme qu'il m'eût fallu. ”

Elle avait à peine prononcé ces mots, que son père entra et dit :
 “ Batoche demande à vous voir, ma chère. ”

V

ZULMA ET BATOCHÉ.

Le vieux soldat parut aussitôt. Il tenait à la main son bonnet de fourrure, baissait la tête et semblait un peu déconcerté.

—Vous êtes revenu, Batoche, dit Zulma en se levant et en s'avançant vers lui.

—Je suis revenu, Mademoiselle.

—Vous n'êtes pas fâché contre moi, alors ?

—Mademoiselle !

—Batoche, je suis enchanté de vous revoir.

Le vieillard leva les yeux et ayant acquis, d'un coup d'œil, la conviction que ce bon accueil était sincère, dit :

—J'avais déjà parcouru près de deux milles, songeant à tout ce que vous m'avez dit et oubliant tout le reste. Tout à coup, je me rappelai quelque chose ; je m'arrêtai ; je réfléchis ; je revins aussitôt sur mes pas, et me voici.

Zulma éclata de rire.

—Que vous êtes-vous rappelé, Batoche ?

—Que vous pourriez désirer envoyer une réponse à la lettre que j'ai apportée. Veuillez m'excuser, Mademoiselle, j'ai été jeune un jour ; je sais ce que sont les jeunes filles.

Et ses petits yeux gris clignotèrent.

Zulma mit la main sur son épaule et d'un air moitié sérieux, moitié badin, répliqua :

— On vous appelle sorcier, Batoche. Comment avez-vous pu deviner ainsi mes pensées ? Ecoutez. Il y a une heure que vous m'avez quittée ; durant ce temps, j'ai été occupée à lire la lettre et à réfléchir sur son contenu. J'ai fini par me décider à y répondre immédiatement. Mais où prendre un messenger ? Je pensais à vous et j'exprimais mon regret de votre départ, quand on vous a annoncé.

La figure de Batoche s'illumina de plaisir. Non seulement il était satisfait du résultat de sa sagacité, mais il ressentait la plus

vive joie de pouvoir rendre un service à Zulma après la petite altercation qui avait eu lieu entre eux. Dans le combat de générosité, le vieux soldat ne devait pas être vaincu et il se sentait intérieurement flatté en pensant que le plus beau rôle était de son côté. Toutefois, il ne permit à aucune de ces pensées de se faire jour au dehors. Il se contenta de faire remarquer que l'heure s'avavançait et que devant arriver à Québec à la tombée de la nuit, il était désirable que Zulma le retînt le moins longtemps possible.

—Certainement, Batoche, répliqua t-elle. Si vous voulez vous asseoir un moment, je vais écrire quelques lignes.

Il prit un siège. Zulma alla à son secrétaire, étendit son papier sur le pupitre et se mit à la tâche sans hésitation. Elle écrivait d'une main ferme et sans s'arrêter, comme si son inspiration coulait d'une source intarissable. Jamais elle ne s'interrompit pour rassembler ses pensées ; nulle émotion n'était perceptible sur ses traits : aucune dilatation de l'œil, aucune rougeur de la joue. On aurait dit une copiste reproduisant machinalement une lettre d'affaires. Rien de tout ceci n'échappa à l'œil observateur de Batoche. Sa connaissance de l'humaine nature le porta aussitôt à conclure qu'un tel empire sur soi-même devait être la clef d'autres qualités admirables qui, jointes à l'ardeur qu'elle avait apportée à la défense du capitaine Bouchette, le convainquirent qu'il était en présence d'une personne capable, à l'occasion, de jouer le rôle d'une héroïne. Une chose ajoutait encore à son silencieux enthousiasme ; c'était la beauté sans pareille de la jeune fille. Assise en face de lui, son buste si élégamment modelé s'élevait superbement au-dessus de la petite table dans une pose gracieusement inclinée, la tête penchée légèrement d'un côté révélant une belle figure blanche sur laquelle la lumière de la fenêtre tombait obliquement, elle fascinait les yeux du vieux chasseur pour le naturel sauvage duquel les charmes de la beauté féminine étaient d'autant plus irrésistibles qu'ils étaient nouveaux. De ce moment, il résolut de cultiver complètement la connaissance de Zulma.

“ Qui sait, se dit-il à lui-même, quel rôle cette splendide créature est destinée à remplir dans le drame qui va se jouer devant nous ? Je sais qu'elle est une rebelle au fond du cœur. Ce beau cou blanc qui se dresse si fièrement ne se soumettra jamais au joug de la tyrannie anglaise. Elle est née pour la liberté. Aucune chaîne ne peut garrotter ces beaux bras. J'aurai l'œil sur elle. Je serai son protecteur. Son amitié (est-ce bien seulement de l'amitié ?) pour le jeune Bastonnais est un autre chaînon qui l'attache à moi. Je suivrai sa fortune.”

Zulma termina sa lettre par un parafe, la plia, l'adressa et se levant, la remit à Batoche.

—Je ne vous ai pas retenu bien longtemps, vous voyez. Remettez ceci à la plus prochaine occasion et recevez mes remerciements. Puis-je faire quelque chose pour vous en retour ?

Batoche baissa les yeux et hésita.

—Ne craignez pas de parler. Nous sommes de parfaits amis maintenant.

—Il est quelque chose que je voudrais bien vous demander, Mademoiselle ; mais je ne l'aurais jamais osé, si vous ne m'aviez encouragé.

—Qu'est-ce, Batoche ?

—J'ai une petite-fille, la petite Blanche.

—Oui.

—Elle a été ma compagne inséparable depuis son enfance.

—Oui.

—Maintenant que la guerre est déclarée, elle est souvent seule, et cela m'inquiète.

—Où est-elle ?

—Dans notre cabane, à Montmorency.

Pauline Belmont désirait la garder avec elle à Québec durant le siège ; mais je n'ai pas voulu y consentir parce que je n'aurais pu la voir aussi souvent que je l'aurais désiré.

—Confiez-moi l'enfant, Batoche. Je remplacerai sa marraine de mon mieux.

—Je vous remercie du fond du cœur, Mademoiselle ; mais ce n'est pas précisément ce que j'ai voulu dire. Je ne pourrais pas me séparer d'elle définitivement, et elle ne pourrait pas me quitter. Tout ce que je demande, c'est ceci : je puis être absent de ma hutte plusieurs jours de suite. Vous savez ce que c'est que le service militaire.

—Le service militaire ?

—Oui, Mademoiselle ; je suis soldat encore une fois.

—Vous voulez dire.....

—Je suis enrôlé parmi les Bastonnais.

—Bravo ! s'écria Zulma. Chaque fois que vous aurez à vous absenter de chez vous, amenez-moi Blanche.

Comme Zulma ou Batoche étaient loin de soupçonner les étranges événements qui résulteraient de cet incident !

VI

LE BAL AU CHATEAU.

Le soir de ce même jour, le 1^{er} décembre, il y avait grande fête à Québec. On donnait un grand bal au château pour célébrer l'arrivée du gouverneur Carleton. Un double sentiment animait tous les invités et rendait plus vif le plaisir de la soirée : la satisfaction que l'on ressentait d'avoir vu le gouverneur échapper providentiellement à tous les dangers de son voyage de Montréal à Québec, et l'assurance que sa présence apporterait un secours efficace à la défense de la ville. La réunion était nombreuse et brillante. Jamais le vieux château n'avait été témoin d'un spectacle plus réjouissant. Les familles françaises rivalisaient avec les familles anglaises pour assurer le succès de la fête. Le patriotisme paraissait revivre dans les cœurs des plus tièdes et un grand nombre dont l'attitude avait été douteuse jusque-là, vinrent, de la façon la plus courtoise, proclamer leur loyauté au roi George, dans la personne de son représentant.

Mais M. Belmont n'était pas de ceux-là. Quand il apprit les préparatifs du bal, il devint très sérieux.

"C'est un piège tendu pour nous prendre," dit-il.

Un jour ou deux plus tard, quand il reçut une invitation formelle, il en fut si troublé, qu'il fut pris d'une fièvre assez violente.

"Heureuse maladie, murmura-t-il ; j'aurai maintenant une excuse valide."

Pauline lui prodigua ses soins avec sa tendresse habituelle, mais ne put obtenir de lui qu'il lui confiât la cause de sa maladie. Elle avait entendu parler, naturellement, du grand événement qui était le sujet de conversation de toute la ville ; mais elle ne soupçonnait pas un instant que son père avait été invité et c'est sans appréhension, conséquemment, qu'elle accepta, à sa prière, l'offre d'Eugène d'aller faire au manoir Sarpy l'excursion dont nous avons déjà donné les détails au lecteur.

Quelques heures après son départ, Batoche arriva soudain, porteur de la nouvelle à sensation que les Bastonnais allaient revenir le lendemain pour commencer le siège régulier de la ville, et le père anxieux le chargea d'aller chercher sa fille et de la ramener aussitôt. Dans le cours de la même soirée, Roderick Hardinge se présenta chez M. Belmont et fut très alarmé d'apprendre l'absence de Pauline, mais il fut partiellement rassuré quand M. Belmont lui

apprit les mesures qu'il avait prises pour assurer son prompt retour. La visite de Roderick fut courte ; il était gêné par une contrainte mal définie qu'il remarqua dans la conversation de M. Belmont, et c'est probablement pourquoi il omit de donner les raisons qui le rendaient tout spécialement désireux de parler à Pauline. Nous avons vu qu'il attendait à la porte de la ville quand elle y arriva de grand matin, accompagnée de Batoche et de Cary Singleton.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls et en sûreté derrière les murs, Roderick lui dit brusquement :

—Je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, que vous fussiez absente aujourd'hui.

Pauline remarqua son agitation et l'attribua naturellement aux craintes qu'il avait eues pour sa sécurité, pendant le voyage périlleux qu'elle venait de faire ; mais elle fut bientôt détrompée, quand il ajouta :

—Il faut de toute nécessité que vous veniez au bal avec moi ce soir, ma chérie.

—Au bal ? demanda-t-elle avec une surprise exempte de toute feinte, car les événements du jour et de la nuit qui venaient de s'écouler avaient complètement chassé de sa mémoire le souvenir de la fête.

—Oui, au bal du gouverneur.

Ce fut en vain qu'elle lui représenta combien l'invitation était soudaine, son manque de préparation et la grande fatigue qu'elle venait d'éprouver. Roderick ne voulut admettre aucune excuse. Ses manières étaient nerveuses, agitées et parfois autoritaires.

—Et mon père ? dit-elle enfin, comme dernier argument.

—J'ai vu votre père hier soir. Il s'est plaint d'une indisposition et évidemment, il ne peut venir.

La manière avec laquelle Roderick, tout en parlant rapidement, appuya sur le mot *peut*, n'échappa point à la jeune fille.

Elle le regarda d'un air timide.

—Et si mon père ne consent pas à m'y laisser aller ? demanda-t-elle presque à voix basse.

—Oh ! mais, il consentira. Il *le faut*, Pauline.

Les yeux de la jeune fille se levèrent de nouveau vers lui et rencontrèrent le franc regard de Roderick.

—Je veux être sincère avec vous, ma chérie. Si vous ne voulez pas aller au bal pour moi, il faut que vous y alliez pour le bien de votre père. Comprenez-vous ?

Elle avait compris ; quoiqu'elle ne pût trouver de paroles pendant quelques instants.

Après avoir fait quelques pas, elle ôta sa mitaine, mit sa main dans celle d'Hardinge, et sans lever les yeux, elle murmura :

— J'irai, Roddy, par égard pour lui et pour vous.

Ces préliminaires une fois arrangés d'une manière satisfaisante, Hardinge l'accompagna à la porte de sa demeure et après lui avoir conseillé de passer le jour à se reposer de ses émotions et de ses fatigues, promit de venir la prendre de bonne heure dans la soirée.

Il n'y manqua
trouva gaie et sans
fatigue ou de gêne

Elle était vêtue
meilleur goût qui



point. A sa surprise, il la
la moindre apparence de
dans ses manières.

d'un riche costume du
donnait un splendiderelief

à sa beau-
té simple
et calme.

Il fut en-



core plus surpris de trouver M. Belmont d'une agréable humeur, quoique encore souffrant. Le père voulut bien dire qu'il approuvait pleinement que sa fille allât au bal, surtout en compagnie de Roderick Hardinge.

— C'est un autre acompte sur la réparation que je vous dois, Roddy, dit-il avec un sourire. Je vous confie Pauline ce soir et je

ne crois pas que j'en fisse autant pour tout autre jeune homme dans Québec.

Naturellement, il n'en fallait pas davantage pour mettre Har-
dinge dans les plus heureuses dispositions et quand il s'éloigna en
voiture avec Pauline, il était tout hors de lui.

Le bal était ouvert quand ils arrivèrent au château.

Le gouverneur, qui avait conduit la première danse ou danse
d'honneur, prit part à une troisième et à une quatrième, se mêlant
librement aux invités, apparemment disposé à se faire, à lui-même
et à la cause qu'il représentait, autant d'amis que possible.

Pendant cet intervalle, Pauline et Roderick pénétrèrent dans la
salle sans être beaucoup remarqués, mais bientôt ils furent appelés
à prendre part à la danse et aussitôt ils devinrent l'objet de
l'attention générale. Il n'y avait pas lieu de s'en étonner. Le
jeune Écossais paraissait très bien dans son éclatante tunique écar-
late, tandis que Pauline, dans sa robe de satin cramoisi et la
coiffure ornée simplement de branches de jasmin blanc de neige,
révélaient une beauté épanouie, ardente, qui surprit même ses amies
les plus intimes.

Après quelque temps, le gouverneur prit son siège sur l'estrade,
à l'extrémité de la salle, devant le trône et sous les franges
violette du dais. Les armes royales brillaient derrière lui, tandis
que sur les panneaux des murailles, à droite et à gauche s'étalait
son propre écusson. Ceux des invités qui n'avaient pas encore été
présentés à Son Excellence saisirent cette occasion de lui offrir
leurs hommages. Roderick et Pauline étaient de ce nombre. En
s'approchant du trône, ils furent accostés par M. de Cramahé, le
lieutenant-gouverneur. Ce courtois personnage s'inclina profon-
dément devant les deux jeunes gens et dit :

— Lieutenant, j'ai un devoir à remplir et vous voudrez bien me
permettre de le faire. Je désire présenter mademoiselle et vous-
même à Son Excellence.

Et sans attendre une réponse, il les fit avancer en la présence du
vice-roi.

Carleton reçut Pauline avec la plus grande déférence et mit le
comble à ses attentions en s'informant avec bonté de la santé de
son père. Pauline trembla comme une feuille à cette phase de son
entrevue et leva timidement les yeux pour s'assurer que le gouver-
neur était sincère dans sa sollicitude à l'égard de M. Belmont ;
mais ses manières ouvertes dissipèrent tout doute et ainsi s'éva-
nouit, au grand soulagement de la jeune fille, le seul obstacle à sa
parfaite jouissance de la soirée.

Alors vint le tour de son compagnon.

—Le lieutenant Hardinge, dit M. de Cramahé.

—Hardinge ? répondit le gouverneur, en tendant la main et en penchant la tête de côté, comme s'efforçant de se rappeler quelque particularité associée à ce nom.

—Oui, reprit de Cramahé. Votre Excellence se rappelle. C'est le jeune officier dont je lui ai rapporté les exploits.

—Oui, oui ! s'écria Carleton, je me rappelle très bien. Hardinge est un nom qui m'est familier. Le père de Monsieur était un de mes camarades officiers sous Wolfe. Oui, oui, je me rappelle tout.

Et prenant la main droite de Roderick dans les siennes, il ajouta à haute voix, de manière à rendre la promotion aussi publique que possible :

—Capitaine Hardinge, j'ai l'honneur de vous féliciter.

VII

L'ATTAQUE DES HOMMES MASQUÉS.

Le bal se termina, suivant la coutume invariable des bals d'Etat de ce temps, par cette danse gracieuse et pittoresque entre toutes, le menuet de la cour qui, apporté de France durant le règne de Louis XIII, avait joui d'une grande popularité dans toute la province jusqu'à la conquête et a été maintenue par les gouverneurs anglais de Québec jusqu'à une date comparativement récente. Le *pas marché*, l'*assemblée*, le *pas grave*, le *pas bourré* et la *pirouette* furent exécutés avec une exacte précision et une noble élégance par un double quadrille de huit, choisi parmi les meilleurs danseurs de la salle. Le reste de la compagnie était rangé en groupes autour des murs. Les uns examinaient les figures d'un œil critique ; d'autres regardaient les costumes des danseurs et leurs mouvements avec une simple sensation de plaisir. Les balancements rythmiques de beaux hommes et de jolies femmes dans les méandres d'une danse produisent souvent sur les spectateurs une sensation de rêverie poétique, complètement indépendante de la musique qui l'accompagne et prenant directement sa source dans le magnétisme de la forme humaine.

Il n'est que vrai de dire que, de tous ceux qui prirent part au menuet, personne ne conquit plus de sympathie et d'admiration que Pauline Belmont. La perfection de ses mouvements, la douceur de sa figure, la modestie de son maintien et la confiance enfantine qu'elle semblait mettre dans la coopération de son robuste partenaire, Roderick Hardinge, étaient autant de traits qui ne pou-

vaient passer inaperçus et plus d'une fois, quand elle venait reprendre sa position après l'exécution d'une figure, elle fut accueillie par un murmure d'approbation. Plusieurs galants vieillards français qui regardaient, en fredonnant cette musique si familière à leur oreille, exprimèrent leur approbation à haute voix aussi bien que par leur conversation à voix basse. Enfin après la seconde figure, lorsque les dix-neuf mesures caractéristiques eurent été jouées, que la chaîne anglaise eut été faite et les honneurs rendus par de profondes salutations à la compagnie distinguée et aux partenaires respectifs, les exécutants quittèrent le parquet et furent aussitôt entourés d'une foule d'amis empressés à les complimenter. Parmi ces derniers, on distinguait au premier rang la haute stature de Carleton, sa figure toute rasée et ses grands yeux aimables. Il adressa ses félicitations à plusieurs des danseurs et les remercia d'avoir si élégamment terminé la fête. Près de là se trouvait son ami Bouchette qui avait été l'un des lions de la soirée et qui profitait de ces derniers moments pour entretenir une conversation animée avec Pauline.

“ Ce bal a été magnifique, disait-il, digne de notre gouverneur et du vieux Québec ; mais ce qui est tout particulièrement pour moi une source d'orgueil, c'est que la belle de la soirée a été une de mes compatriotes. Vous avez fait honneur à votre race, Mademoiselle. Je ne manquerai pas d'en faire mes compliments à mon vieil ami M. Belmont et je suis sûr que le plaisir qu'il en ressentira lui sera une compensation pour son absence.

Pauline rougit en entendant ces compliments et serra plus étroitement le bras d'Hardinge. Elle murmura quelques mots de remerciements, mais elle ne fut complètement remise de sa confusion que par la poussée de la foule sortant de la salle de bal et se dirigeant vers les vestiaires.

Bientôt après, la gaie compagnie s'était entièrement dispersée ; les lumières, au château, s'étaient éteintes une à une, et le silence régnait dans les salles où, à peine une demi-heure plus tôt, les pieds légers des danseurs battaient la mesure à la douce musique de la viole et du basson et où les échos des voix joyeuses résonnaient dans les corridors.

Un des invités qui s'était attardé plus que les autres sortit seul et se dirigea vers la place de la cathédrale. Trois heures sonnèrent à la tourelle au moment où il y passa. La nuit était obscure et d'un aspect morne et sombre que la neige des toits et des trottoirs ne parvenait pas à égayer. Pas une autre âme dans les rues. Les longues maisons carrées paraissaient comme enveloppées dans le

sommeil. Le marcheur solitaire était de taille moyenne et apparemment dans la force de l'âge. Une pelisse de fourrure était jetée négligemment sur son habit de soirée. Son pas était rapide et élastique et il balançait dans sa main droite une canne à pommeau d'ivoire.

Il était évidemment en charmante humeur, comme le doit être un homme qui a bien dîné, dansé tant qu'il l'a désiré et passé une agréable soirée dans la société de ses supérieurs et la compagnie de jolies femmes.

Quand il atteignit la haute palissade élevée à l'endroit où



la porte de Prescott fut élevée par la suite, il s'arrêta un instant en face de la sentinelle qui parut le reconnaître et ouvrit la poterne sans échanger le mot de passe. Il commença alors à descendre la rapide

et tortueuse côte de la montagne, marchant vivement, il est vrai, mais sans accélérer perceptiblement le pas qu'il avait pris jusque-là. Il fut bientôt arrivé au pied de la côte et il allait contourner le coin très obscur qui conduit à la rue Saint-Pierre, où il demeurait, quand il s'arrêta soudain au son d'un coup de sifflet strident parti du côté gauche. Il regarda autour de lui, écouta, serra son pardessus sur sa poitrine et saisit sa canne d'une main plus ferme. Il demeura ainsi immobile pendant quelques secondes, mais n'entendant plus rien que le clapotis des flots du Saint-Laurent à quelques verges de lui, il attribua le coup de sifflet à quelque équipe de matelots dans le port et reprit sa marche avec confiance. Il n'avait fait que quelques pas, néanmoins, quand cinq hommes emmitoufflés et masqués sortirent d'une ruelle en arrière, se jetèrent sur lui et le renversèrent par terre. Toute résistance était inutile. Les agresseurs le bâillonnèrent, lui enlevèrent la canne des mains et couvrirent sa figure d'un manteau. Ils étaient sur le point de l'enlever, quand un sixième personnage bondit sur la scène.

—Hatte ! cria-t-il en français.

Les hommes s'arrêtèrent,

—Relâchez votre prisonnier,

Ils obéirent à l'instant et sans observation.

—Otez-lui son bâillon.

Ils le lui ôtèrent.

—Rendez-lui sa canne.

Sa canne lui fut aussitôt rendue.

Aussitôt que le prisonnier se sentit libre et en possession d'une arme, il bondit au milieu de la rue et fit face à ses ennemis en brave qu'il était. Il écumait, rageait et brandissait sa canne.

—Que signifie ceci ? s'écria-t-il.

Pas de réponse.

—Qui êtes-vous.

Toujours le silence.

—Savez-vous qui je suis ?

—Oui, dit le chef, d'une voix brève et froide ; vous êtes Joseph Bouchette. Nous vous connaissons bien. Mais partez ; vous êtes libre. Vous devez votre liberté à une intervention supérieure à la haine et à la vengeance de tous vos ennemis. Remerciez-en Dieu.

Bouchette, car c'était bien lui, resta confondu et ne bougea pas.

Le chef répéta son ordre d'un ton qui ne souffrait pas de réplique et le rude matelot, sans prononcer un autre mot, tour a sur ses talons et rentra tranquillement chez lui.

Les hommes masqués se tenaient en groupe, se regardant les uns les autres et regardant leur chef.

“ Tu nous as étonnés, ” dit Barbin à ce dernier.

“ Possible, ” répondit-il tranquillement. Mais le moment n'est pas aux explications. Hâtez-vous de sortir de la ville et reprenez vos cachettes dans la forêt. La nuit s'écoule rapidement et le jour paraîtra bientôt. Pour moi, je n'ai eu aucun repos depuis deux jours et deux nuits. Je vais me blottir dans quelque trou et dormir.

— Bonne nuit, alors, dirent-ils tous, et ils s'enfoncèrent dans les ténèbres.

— Bonne nuit !

Batoche, harrassé de fatigue, entendit dans ses songes, cette nuit-là, la plus douce musique de la chute et il lui sembla voir flotter au-dessus de sa couche le blanc fantôme de Clara le remerciant de l'œuvre de miséricorde qu'il avait accomplie.

VIII

GRANDEUR INCONSCIENTE.

C'était plus qu'un acte de miséricorde ; c'était un acte politique. Après son retour, Bouchette était si agité qu'il ne put dormir. Sa plus grande préoccupation était de savoir pourquoi il avait été attaqué et qui étaient ses agresseurs. Il était évident que l'attaque était le résultat d'un complot bien tramé. Ce coup de sifflet pour opérer le ralliement ; ce déguisement des hommes ; ce bâillon tout prêt..... Et son sauveur ? Qui pouvait-il être ? Et que pouvaient signifier, en particulier, les mots étranges qu'il avait prononcés ?

Peu à peu, en devenant plus calme, il fut en état de rassembler tous les éléments de la situation et enfin la vérité lui apparut. Il avait été désigné à la vengeance de certains de ses compatriotes à cause des services qu'il avait rendus au gouverneur général. Aussitôt qu'il eut cette conviction, sa première impulsion fut de courir au château, de porter à Carleton lui-même la nouvelle de l'outrage dont il avait été l'objet et de se mettre à la tête d'une terrible croisade, contre tous les Français rebelles ; mais après un moment de réflexion, de meilleurs sentiments prévalurent dans son esprit.

“ Jamais ”, s'écria-t-il, en arpentant sa chambre, “ jamais ! je suis Français avant tout. Ma loyauté à l'Angleterre ne demande pas la trahison envers mes compatriotes. Quant à l'insulte personnelle, je puis la pardonner. D'ailleurs, n'ai-je pas été sauvé par un acte chevaleresque ? Si j'ai des ennemis parmi ceux de ma propre race, n'est-il pas évident que j'y ai aussi des amis ? Non, je ne permettrai pas qu'un seul mot concernant cette affaire s'échappe de mes lèvres. Si l'affaire devient publique, ce ne sera point par ma faute. ”

Ayant ainsi soulagé son esprit par cet acte de magnanimité, il se jeta sur un canapé et s'endormit bientôt. Le soleil était déjà haut et il dardait ses rayons dans la chambre sans toutefois troubler le sommeil du marin qui reposait aussi tranquillement que s'il n'avait pas eu à lutter pour sa liberté et pour sa vie. Il était midi quand il s'éveilla. Il s'assit sur le bord de sa couche et quelques secondes s'écoulèrent avant que le souvenir de l'événement lui revînt à l'esprit. A cette pensée, il dit simplement :

“ Je vais aller voir mon ami Belmont. ”

Pendant tout ce temps, chez M. Belmont, l'affaire avait fait quelque progrès.

Batoche s'y était introduit après avoir congédié ses complices et sans déranger en aucune façon les occupants de la maison, il était entré à l'aide d'une clef que lui avait donnée son ami.

Il était allé se coucher aussitôt et il était onze heures du matin quand il se leva. Son premier soin fut de rechercher la présence de M. Belmont. Il lui raconta la conversation qu'il avait eue avec le seigneur Sarpy et la part étrange qu'y avait prise Zulma. M. Belmont écouta ce rapport avec autant de surprise que d'appréhension. Quand Batoche, continuant son récit, en vint à décrire l'aventure de la nuit précédente, il devint tout à fait alarmé.

— Ceci est terrible, Batoche, dit-il.

Le vieux soldat fit ce qui était tout à fait inusité chez lui : il sourit.

— Il n'y a rien de terrible, Monsieur. Même si Bouchette avait été fait prisonnier, cela n'aurait eu rien de terrible. Bouchette n'est pas un personnage si important, et d'ailleurs nos hommes ne craignent pas les représailles. Ils sont fort capables de prendre soin d'eux-mêmes. Mais j'avais promis à Zulma que cet homme ne serait pas molesté et j'ai simplement tenu ma promesse. J'ai failli arriver trop tard. Il était bien plus de minuit quand je suis arrivé en ville après un voyage fatigant de la Pointe-aux-Trembles. J'étais complètement renseigné sur le bal, naturellement, et je savais que Bouchette y serait. Notre plan était de nous emparer de lui à son retour au château.

Tout se passa comme nous l'avions prévu. Nos hommes firent leur besogne à la perfection. Ils se conduisirent bravement et avec intelligence. C'était vraiment dommage de gâter leur succès.

— Etiez-vous arrivé sur la scène, à l'avance ?

— Oui, quelques minutes avant l'attaque.

— Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée complètement.

— Je n'ai pas eu le cœur de le faire. Je voulais accorder à mes

hommes et à moi-même cette satisfaction, au moins. Je voulais voir aussi comment mes compagnons feraient leur devoir. D'ailleurs, bien que j'eusse promis de ne pas enlever Bouchette, je n'avais pas promis de ne pas lui donner une bonne peur.

—Peur?... interrompit M. Belmont d'un ton de mépris, Bouchette est aussi brave que le plus vaillant.

—Parfaitement, dit Batoche, en ricanant ; il voulait se battre et brandissait sa canne comme un homme. Pour ce qui a été de lui faire peur, l'attaque a été un fiasco.

—Toute l'affaire a été un fiasco, Batoche. Cela nous perdra. Cela va me chasser de la ville. Je suis sûr que la garnison est en émoi à ce moment même.

—Les assaillants ne sont pas connus et ne peuvent être découverts.

—C'est bien cela, et par conséquent, les innocents seront soupçonnés. Votre grande faute a été de faire la chose à moitié. Un véritable enlèvement n'aurait pas été si malheureux, car alors la victime n'aurait pas été là pour conter son histoire, tandis que, comme les choses se sont passées, Bouchette l'a sans doute déjà dite à tout le monde et l'on ne peut prévoir les conséquences de votre imprudence.

Batoche ne répliqua rien, mais quelque chose, dans ses manières, indiquait qu'il ressentait fort peu de repentir de ce qu'il avait fait.

A ce point de la conversation, la servante frappa à la porte et annonça le capitaine Bouchette.

M. Belmont fut comme foudroyé. Batoche demeura parfaitement insensible.

—Faites-le entrer, murmura enfin M. Belmont.

Batoche fit le mouvement de se lever, mais son hôte l'arrêta brusquement.

—Ne bougez pas, dit-il. Votre présence peut être utile.

Bouchette s'avança marchant à grands pas et bruyamment ; il paraissait de fort bonne humeur. Il embrassa son vieil ami avec effusion et accepta la présentation de Batoche d'une manière cordiale et dégagée. Naturellement cette conduite donna aux affaires un nouvel aspect et M. Belmont fut bientôt tout à fait à l'aise. Bouchette commença aussitôt à parler du grand bal. Il dit qu'il était venu expressément pour cela.

Il en décrit toutes les phases de sa manière sans gêne et s'étendit tout particulièrement sur la part que Pauline y avait prise. Il devint éloquent en traitant ce point de son récit. Il assura à M. Belmont qu'il devait être fier de sa fille, qui avait produit l'impres-

sion la plus favorable sur tous les invités et en particulier sur le gouverneur.

Ce n'est rien exagérer que de dire que tout cela était réellement délicieux pour le père si accablé d'anxiété et que, dans les circonstances du moment, surtout, cela contribua puissamment à lui rendre sa tranquillité d'esprit.

Il n'est donc pas étonnant que la conversation ainsi commencée fût un courant continu de gaieté auquel Batoche lui-même se joignit par intervalles et à sa manière étrange. Il parla peu néanmoins ; il ne prononça peut-être pas une douzaine de mots en tout, mais il faisait entendre de temps en temps un rire comprimé, il se tournait de tous côtés sur son siège et donnait d'autres signes de la satisfaction qu'il éprouvait de voir la tournure qu'avaient prises les choses. Tout ceci ne l'empêcha pas, néanmoins, du coin comparativement obscur où il s'était placé, de surveiller avec la plus grande attention les traits du visiteur et d'étudier tous ses mouvements.

Enfin, à un endroit propice de la conversation, M. Belmont demanda à son ami quelles étaient les nouvelles du jour.

— Oh ! rien que je sache, répondit Bouchette promptement et avec une indifférence réelle. Je viens de sortir du lit et je suis venu ici tout droit. ”

On aurait enlevé une montagne des épaules du pauvre M. Belmont, qu'il n'eût pas ressenti plus de soulagement qu'en entendant ces quelques mots. Il ne put contenir sa joie. Il sauta de son siège et, appliquant une tape amicale sur l'épaule de son ami, il s'écria :

— Eh bien, Bouchette, nous allons prendre un verre de vin, de mon meilleur bourgogne. Votre visite m'a fait le plus grand bien !

Les petits yeux gris de Batoche étaient fixés comme des vrilles sur le mur d'en face au point où il atteignait le plafond. Ils brillaient d'un éclat vitreux. Le vieillard était retombé soudainement dans une de ses rêveries ; mais ce ne fut que pour un moment. Revenant à lui, il se leva brusquement de sa chaise, à son tour, laissa tomber son bras droit sur sa cuisse avec bruit et murmura quelques mots inarticulés.

On dégusta le vin avec force souhaits et bons mots. On vida de nouveau les verres et quand l'entrevue prit fin, Bouchette sortit de la maison aussi bruyamment et cordialement qu'il y était entré.

— Eh bien ? s'écria M. Belmont, en fermant la porte et en se plaçant en face de Batoche, dans le corridor.

— Eh bien ? répondit tranquillement l'autre.

— Qu'en dites-vous ?

—Ce que j'en dis ? Je dis que cet homme ne dira jamais un mot de ce qui est arrivé. Ainsi vous pouvez être tranquille.

—Et que pensez-vous de lui-même ?

—C'est un fameux homme !

—Et un bon !

—Un vrai chevalier de Saint-Louis !

Un ami de ses compatriotes.

—Oui. J'admire sa générosité, sa magnanimité et j'admire aussi l'étonnant instinct de Zulma Sarpy, qui l'a si bien jugé qu'elle a arraché de moi sa délivrance.

Quand Pauline descendit de ses appartements particuliers, après une longue journée de repos et fut mise au courant de ce qui la concernait dans la visite du matelot, elle fut profondément émue, d'autant plus qu'elle remarqua la grande satisfaction de son père. Cet épisode apporta dans cette maison plus de joie qu'elle n'en avait vue depuis de longs jours et qu'elle ne devait en voir plus tard.

IX

LE DÉVELOPPEMENT DE PAULINE.

Insensiblement un changement se produisait en Pauline. Les expériences émouvantes et variées du mois qui venait de s'écouler avaient eu sur elle une influence décisive et éducatrice. Il arrive souvent que des natures simples et sans fard comme la sienne se développent plus rapidement dans les jours de crise, que les caractères faits de matière plus forte en apparence. Aucune démolition préliminaire n'est nécessaire ; le terrain est tout préparé à recevoir de fortes et durables impressions. Le procédé créateur n'est empêché par aucun obstacle ; au contraire, une spontanéité latente en accélère l'action.

Pauline elle-même était à peine consciente de ce changement. Du moins, elle n'aurait pu le formuler en paroles ni en énumérer les phases par aucun système d'analyse ; mais il y avait des moments où son âme débordait de sentiments qu'elle savait n'avoir jamais ressentis jusque-là et elle se surprit à dessiner des visions dont le vague même des lignes semblait des ombres de mauvais augure. Parfois aussi, à travers ces brouillards, brillaient tout à coup des illuminations qui la surprendraient et oppressaient son cœur innocent comme si elles avaient été des pressentiments de malheur.

Elle avait tant vu, tant entendu, tant appris durant ces semaines si remplies d'événements !

L'existence paisible dont elle avait joui jusque-là avait disparu et paraissait déjà comme dans un passé lointain qui lui semblait ne devoir jamais revenir. Au milieu du trouble où tout cela la jetait, elle éprouvait, à cette pensée, un certain plaisir. C'était, au moins, une chose dont elle était sûre. Tout le reste était douteux ; l'avenir semblait si capricieux et son sort comme celui de ceux qu'elle aimait était enveloppé d'un si profond mystère !...

Dans la soirée du jour où s'étaient produits les incidents rapportés dans le dernier chapitre, elle était seule dans sa chambre. Une circonstance qui, par elle-même, aurait dû lui faire plaisir, la jeta dans de pénibles réflexions.

Son père, dans la chambre au dessous, fredonnait des bribes de chansons françaises, chose qu'il n'avait pas faite depuis plusieurs semaines. Cela lui rappela la visite de Bouchette et toutes les scènes dont elle avait été témoin dans ces derniers temps : la tempête de neige sur la place de la Cathédrale ; la sommation de son père à comparaître devant le lieutenant-gouverneur ; la lettre de Roderick qu'il avait fallu brûler ; l'effrayante altercation et l'heureuse réconciliation entre lui et son père ; le coup de feu tiré sur le bel officier américain, du haut des murs ; la visite à la famille Sarpy, le voyage de nuit pour revenir à la ville, le brillant bal du Gouverneur. Et à travers tout cela, elle voyait la forme étrange de Batoche, circuler, aller et venir silencieuse, mystérieuse, terrible. Elle voyait la figure aimante, anxieuse, tourmentée de Roderick Hardinge. Elle voyait Zulma se pencher sur elle avec la tendresse d'une sœur. Le charme de l'affection de Zulma lui apparaissait comme l'accolade d'un grand esprit, puissant, irrésistible et, par là-même, délicieux dans sa force. Et en dépit d'elle-même, elle voyait (et pourquoi fallait-il que cette vision fût si vive ?) les beaux yeux tristes de Cary Singleton, tels qu'ils étaient lorsqu'il se tenait à ses côtés au manoir Sarpy ou lorsqu'il s'était séparé d'elle à la porte Saint-Louis.

J. LESPÉRANCE.

(A suivre.)